

# SI LA MAISON NAVILLE M'ÉTAIT CONTÉE

## ÉTUDE HISTORIQUE DU BÂTIMENT DE LA MAIRIE DE VERNIER





## Avant-propos

Jusqu'en 1815 Vernier ne faisait pas partie des terres de la République de Genève, ce qui n'empêchait pas de nombreux ressortissants genevois de posséder des propriétés sur le territoire de la Savoie ou de la France.

Ainsi, en 1612, la famille Diodati avait acheté une exploitation agricole à Vernier et ses descendants ont fait bâtir une maison de maître, plus connue sous le nom de Maison Naville, qui abrite aujourd'hui la Mairie, centre politique et administratif de la Ville de Vernier.

Le maintien du patrimoine constitue une responsabilité des collectivités locales qui ont également le devoir de faire connaître l'histoire locale à leurs concitoyens. Dans une commune en mutation permanente, les vestiges du passé s'estompent rapidement. Il convient donc de veiller à ce que les générations à venir puissent garder des repères pour vivre pleinement leur présent.

Comme l'écrivait Marc Bloch, historien français qui paya de sa vie en 1944 son appartenance à la Résistance, «l'incompréhension du présent naît fatalement de l'ignorance du passé». Ainsi, le Conseil administratif, pour fêter le 250<sup>e</sup> anniversaire de la construction de la Mairie, a décidé d'initier une étude historique sur la

Maison Naville et son domaine agricole et de publier les textes de trois spécialistes.

Pour la présentation de la maison elle-même, il a été décidé de recourir au texte que Christine Amsler avait publié dans *les Maisons de campagne au XVIII<sup>e</sup> siècle*. En qualifiant ces demeures, on peut constater que ces maisons de campagne sont des chefs-d'œuvre de goût, reflétant une aisance raffinée, mais soucieuse de mesure.

Quant à l'étude sur le domaine, qui constitue la deuxième partie de la publication, elle fut confiée à Nathalie Rilliet, qui a concentré ses recherches sur l'évolution du domaine et l'aménagement du parc de la Mairie.

Enfin, pour l'Institut de Vernier, école nouvelle avant la lettre, le choix du Conseil administratif s'est porté sur un extrait de la thèse de doctorat de Gabriel Mützenbergh *Genève 1830, restauration de l'école*, dans laquelle on découvre que l'Institut de Vernier fut un centre pédagogique de renom.

Pierre Ronget  
Conseiller administratif  
en charge de la culture

### **Impressum**

Brochure éditée à l'occasion  
du 250<sup>e</sup> anniversaire de la Maison Naville  
par le service de la culture de la Ville de Vernier, 2012

Graphisme : colegram

Impression : Atar Roto Presse SA Genève



**LA MAIRIE DE VERNIER**  
ÉPICENTRE D'UNE MAGISTRALE ORDONNANCE  
CLASSIQUE À L'ENTRÉE DU VILLAGE







Christine Amsler, historienne de l'art

*Maisons de campagne genevoises du XVIII<sup>e</sup> siècle*, tome II, pp. 211-22, Editions Domus Antiqua Helvetia, Genève 1999-2001.

---

*La ville elle-même me fait une impression fâcheuse*, constatait le jeune Goethe lors de son passage à Genève à l'automne 1779. Mais, *semée de maisons de campagne, la région est claire, aimable et vivante. [...] Nous avons vu Bonstetten, Diodati, M[onsieur] de Châteauevieux, Huber*. Il faut dire que Goethe (1749-1832), qui accompagnait alors le duc de Weimar, n'avait guère de difficultés à se faire ouvrir les portes depuis qu'avaient paru en 1776 les premières traductions françaises de son fameux roman sentimental *Les souffrances du jeune Werther*. A Vernier, il fut reçu – sur recommandation de son ami, l'écrivain et théologien zurichois Lavater (1741-1801) – par Antoine Josué Diodati (1728-1790), pasteur et bibliothécaire de l'Académie de Genève. Celui-ci l'accueillit dans la vaste demeure que nous connaissons, et qu'il venait de faire édifier à l'entrée nord du village où sa famille, quoique longtemps absente du pays, détenait des terrains depuis plusieurs générations.

Les bases du domaine avaient été jetées par le pasteur et influent professeur de théologie Jean Diodati-Burlamaqui (1576-1649), dont la famille, issue de la noblesse lucquoise, était arrivée à Genève dans le cadre du premier Refuge. Toutefois, aucun de ses cinq fils n'était resté dans le pays. Les uns, tel le médecin et négociant Théodore Diodati (1612-1680), avaient rejoint de proches parents qui avaient essaimé en Angleterre. D'autres

avaient pris pied aux Pays-Bas, tels le négociant Samuel Diodati (1603-1676) et le pasteur Philippe Diodati-Francken (1620-1659). Etant donné que ce dernier avait été le seul à assurer une descendance, le médecin Théodore, qui avait repris les terres de Vernier ainsi qu'un important rural à Ferney, avait légué ces biens-fonds au fils benjamin de ce frère, Rodolphe Diodati-Saaijmans (1660-v. 1712). Mais, loin de penser à s'installer à Genève, Rodolphe Diodati, qui s'était engagé dans la Compagnie néerlandaise des Indes, partit s'établir à Batavia, aujourd'hui Djakarta, importante ville-comptoir aux mains des Hollandais. Il mourut sans enfant. Aussi, les fonds de Vernier et de Ferney passèrent-ils à la descendance de son frère Jean Diodati-Trouvers (1658-1711), négociant qui était décédé quelque temps avant lui à Surat, sur la côte occidentale du subcontinent indien. Ils finirent pas échoir au seul Salomon Diodati-Slott (1688-1753), père d'Antoine Josué. Comme son oncle Rodolphe, Salomon Diodati avait fait le voyage de Batavia, où il avait occupé pour le compte de l'administration hollandaise les postes d'échevin et de secrétaire de la Chambre des orphelins. Durant toutes ces décennies, Renée Diodati (1616-1697), qui était demeurée à Genève, suppléa ses frères et neveux absents. Cette tâche incombait par la suite à son exécuteur testamentaire Robert Rilliet-Turrettini, puis à Gabriel Diodati-Mestrezat, parent éloigné de ceux qui nous occupent ici et maître d'ouvrage de la campagne Diodati à Coligny.

Pendant l'absence des propriétaires, les fonds de Vernier et de Ferney, qui étaient tous deux situés en zone de souveraineté partagée entre la France et Genève, évo-





luèrent au rythme des grangers qui s'y succédèrent. Toujours est-il que, lors de la cadastration de 1726, le cœur du domaine de Vernier était déjà constitué. Situés à l'entrée même de la localité, ses terrains se développaient de part et d'autre du chemin venant de Genève et de Cointrin, soit juste après la croisée avec le sentier qui monte depuis le hameau de Poussy et continuait jadis en ligne droite en direction de Meyrin et du Jura. De ce côté-ci, la propriété comprenait une double parcelle plane du nom du *Bornallaz*. Sur cette étendue en champ et hutins se dressait une grosse maison rurale calée dans l'angle de la croisée. Côté Rhône, une parcelle plus large mais moins profonde et plantée d'arbres fruitiers, de vignes et de hutins, versait en direction du fleuve. Elle dominait le château de Poussy, alors aux mains des Sauvage, vieille famille noble du Pays de Gex. A l'emplacement de l'actuelle maison de maître, une grande enceinte rectangulaire affrontait le chemin du village. Elle offrait protection à des *bâtiments* desservis par une cour, et à un jardin potager implanté à son sud. Il est à présumer qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, les propriétaires disposaient déjà d'espaces adaptés à des séjours prolongés en campagne, car c'est là même qu'était décédée en été 1663 la veuve de Jean Diodati, Madeleine Burlamaqui (1579-1663).

En 1733, Salomon Diodati était rentré avec sa famille en Europe et n'avait pas tardé à faire valoir ses droits sur les domaines de Vernier et de Ferney. Pourtant, c'est à La Haye, où son fils Antoine Josué avait commencé sa carrière pastorale, qu'il mourut en 1753, soit quatre ans après la signature du traité de Paris, par lequel Genève cédait à la France ses droits de souveraineté sur les ter-

ritoires de Vernier, Meyrin, Cointrin et autres. Quelques années après la mort de son père, Antoine Josué Diodati demanda son transfert à Genève, où il fut admis dans la congrégation des pasteurs en 1761. Il faut dire qu'il avait épousé, non une Hollandaise, comme cela était devenu de règle dans son proche entourage, mais la Genevoise Marie Aimée Rilliet (1727-1808), sœur du futur commanditaire de Varembe, Isaac Robert Rilliet-Fatio. Une fois installés à Genève, les Diodati-Rilliet s'attelèrent à arrondir le fonds de Vernier après avoir vendu à Voltaire celui de Ferney. Par ailleurs, ils substituèrent à l'enceinte entourée de ses hutins et vergers une vaste maison de maître associée à des jardins d'agrément, et dont la composition d'ensemble fut structurée par de grands axes de symétrie et de perspective.

Le cadastre de 1806 rend compte du nouvel état des lieux. Désormais, tous les bâtiments de la propriété sont



#### **L'Institut de Vernier vers 1840 © BGE.**

*La pelouse sur la terrasse est ovale et un cheminement en fait le tour tandis que de part et d'autre des bosquets ou bouquets d'arbres encadrent la perspective. Relevons les deux couples de personnages se promenant, ainsi que les bancs incitant à la contemplation du paysage. Au centre de la pelouse, au devant de la maison, une plate-bande, composée de buissons, est aménagée.*



regroupés sur le côté Rhône du chemin du village. Quant à ce chemin, il a été repoussé en direction du Jura de manière à aménager une cour plantée d'arbres devant la demeure. Pièce maîtresse de la composition d'ensemble, la maison de maître projette des ailes, non pas sur la cour, comme à La Gara ou à la Grange, mais sur les jardins, où le jeu des volumes est repris et amplifié par des allées d'arbres qui embrassent, à la manière de celles du château de Chouilly, une grande terrasse centrale. De part et d'autre d'un cheminement axial, des tapis de gazon ourlés de plates-bandes fleuries, ou des parterres plus élaborés, devaient orner cette esplanade dont les terres sont de nos jours encore retenues par un mur de soutènement qui avance par décrochements symétriques dans sa partie centrale. De ces aménagements du XVIII<sup>e</sup> siècle subsistent par ailleurs les alignements de futaie nord, qui comptent dans leurs rangs quelques vieux marronniers. Comme dans d'autres propriétés, le principal axe de perspective se prolongeait dans les terrains agricoles en les reliant à l'épicentre du domaine. Côté Rhône, au pied de la terrasse, une allée de haute futaie, attestée pour le moins jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, traversait les vignes du coteau. A l'opposé, par-delà le chemin du village, une allée de noyers – aujourd'hui replantée et raccourcie – s'enfonçait dans la profonde parcelle du Bornallaz.

Par ses dimensions, la maison se range parmi les toutes grandes demeures traitées dans cet ouvrage. Son emprise au sol, sans égaler celle du château de Crans, est cependant supérieure à celle de la Boissière dans son gabarit de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Vue depuis un angle de la cour, l'édifice se présente comme un vaste quadrila-

tère à deux niveaux d'habitation et dont les faces sont presque en balance égale eu égard au nombre des travées – huit pour les faces secondaires et neuf pour la façade sur cour. Cependant, un grand toit à croupes couvre le corps principal, alors que des charpentes autonomes confèrent aux ailes une allure de pavillon et créent une articulation qui n'est pas sans induire une certaine ambiguïté par rapport au plan intérieur. Sur le côté nord, un petit toit brisé placé à cheval entre ces versants couronne une travée encadrée de deux chaînes à refends et ornée de chambranles plus travaillés. La porte de cette travée forme enfilade avec celles des salons et commande le passage entre les espaces de compagnie et les ombrages de promenade.

La façade sur cour se lit comme un corps de logis dont les cinq travées espacées sont prises en tenaille entre deux ailes accolées, larges de deux travées rapprochées. Contre le crépi se détachent les modénatures en pierre de taille. La travée axiale est soulignée par un avant-corps à fronton curviligne et oculus circulaire. Sa composition s'inscrit dans le droit fil de celui du temple luthérien du Bourg-de-Four, qui avait été édifié en 1762, vraisemblablement sur les plans de Jean Louis Bovet (1699-1766). Un cordon à profil de corniche marque la séparation entre les niveaux, lesquels superposent un registre de refends et un registre de *tables* affleurées. D'autres *tables*, saillantes et continues, ornent les entre-axes du corps de logis qui est percé de fenêtres rectangulaires. Ces lignes verticales sont reprises par les chaînes d'angles à refends et arêtes arrondies des ailes, où les baies clavées en segment d'arc et rehaussées de clés sculptées et de tablettes saillantes apportent une note de raffinement.

Côté jardin, la travée axiale, que couronne un fronton triangulaire, concentre l'essentiel du décor. Un avant-corps, entrecoupé d'une corniche galbée, superpose des tables se détachant contre des refends et des pilastres ioniques géminés. Particularité peu courante à Genève, les ouvertures inférieures sont majoritairement plus larges que celles de l'étage. Aussi n'est-il pas exclu qu'à l'origine d'autres baies du corps de logis s'ouvrissent jusqu'au sol, ce qui pourrait expliquer le traitement particulièrement soigné du chambranle en gorge creuse de la porte-fenêtre centrale.

L'intérieur n'est que ponctuellement excavé. Il présente des alignements de guingois ainsi que des murs à dévers qui sont autant d'indices de remplois. Trois inventaires s'échelonnent entre 1795 et 1820. Les deux premiers surprennent par le nombre restreint d'espaces cités au rez-de-chaussée. Ceux-ci se résument à une cuisine, deux locaux de service, un vestibule et trois pièces de compagnie. Parmi elles, le grand salon et la salle à manger – ou *salon vert* – se faisaient sans doute suite le long du jardin dans le corps de logis, alors que le petit salon, ou *salon jaune*, avait fort probablement été aménagé dans l'aile-pavillon nord. A l'évidence, le compte n'y est pas ; de plus, nous nous étonnons de ne pas trouver de galerie d'apparat dans une demeure d'une telle envergure. Ce double constat nous conduit à émettre l'hypothèse que l'aménagement de certains locaux était demeuré en souffrance. L'inventaire de 1820 nous conforte d'ailleurs dans cette hypothèse. Car, tout en nommant les pièces des inventaires précédents, il fait pour la première fois état d'un second logement de maîtres. Ce second logement qui se distribuait sur deux niveaux et disposait

donc de sa propre cage d'escalier, occupait – pensons-nous – tout le côté sud de la demeure.

Quant au logement principal, il groupait à l'étage non seulement huit chambres à coucher, dégagées par un large corridor, mais encore une *salle de billard*. La liaison entre les niveaux est aujourd'hui encore assurée par un escalier d'apparat. Sa très aérienne rampe d'appui en fer forgé s'apparente à celle des degrés principaux du château de Dardagny, dont la réalisation doit remonter aux transformations menées par Jacques Antoine Horngacher-Both (1751-1824) vers la fin des années 1770.

Reste à dater la campagne de travaux menée par les Diodati-Rilliet. Grâce au curé de Vernier, qui avait pris l'habitude de noter dans les registres de baptême et de mariage les quelques événements majeurs survenus dans sa paroisse durant l'année écoulée, nous savons qu'en 1762, *Monsieur Diodati, ministre de Genève, a fait construire sa maison du village*. A notre avis, cette mention se rapporte, non pas à la maison de maître comme présumé jusqu'à présent, mais à la maison rurale, ou maison villageoise, celle-là même qui se trouvait sur la parcelle du Bornallaz jusqu'à sa reconstruction au nord de la future maison de maître. Quant à cette dernière, il ne nous paraît guère probable que son chantier s'ouvrît avant que les propriétaires n'eussent reçu l'assurance de pouvoir déplacer le chemin du village, ce qui reporte le début des travaux à l'an 1769. *Cette année proche passée 1769*, notait le curé, *Monsieur Diodati a fait construire la longue muraille qui sépare sa cour dudit chemin. Les communiens de Vernier lui ont cédé tous droits sur l'ancien chemin. Il en a établi un nouveau. Monsieur leur a promis six*



*Louis neuf qui seront livrés pour la réparation de la cure [catholique]. Deux sources tendent à confirmer cette datation légèrement postérieure. En juin de cette même année 1769, Antoine Josué Diodati signa un contrat avec un des importants charpentiers d'alors, Esaïe Besson (v. 1730-1813). Celui-ci, en contrepartie d'un prêt de 3 000 livres, s'engageait à faire tous les ouvrages de sa profession [...] aux bâtiments & fonds dudit noble Diodati à Vernier[...]. Quoique ce contrat laisse entendre que Besson n'en était pas à son premier mandat pour le compte des Diodati-Rilliet, un solvit de février 1771 précise que les ouvrages étaient alors achevés et que Diodati s'estimait remboursé. Or, d'une autre source nous apprenons qu'en été de cette même année 1771, le maître maçon Jean Jacques Vaucher-Faton (v. 1730-1810) se rendit à Vernier pour établir le métré final de tous les ouvrages relevant de sa profession. Ce métré fut contesté dix-huit mois plus tard par Antoine Josué Diodati, ce qui donna lieu à une procédure d'arbitrage. Car entre-temps, les boiseries et chambranles de cheminée étaient venues masquer les murs et demandaient à être déposés, ce que personne ne voulait payer. Bien que nous ne connaissions pas l'issue de cet arbitrage qui est révélateur des premiers soucis financiers des Diodati-Rilliet, nul doute que ce décor devait être celui de la maison de maître dont le gros œuvre venait donc de s'achever en été 1771.*

---

#### En bref, suite de l'historique:

---

**1792** L'usufruit va à la veuve d'Antoine Josué Diodati. Mais, grevé d'hypothèques, le domaine est vendu en 1795 au négociant genevois Abraham Girod-Esquivillon (1744-après 1816).

---

**1816** Revente à Jean Jacques Ador, chimiste né en Tarentaise mais domicilié à Paris, qui fait aménager un second logement dans l'aile sud.

---

**1819** François Naville-Arnold (1784-1846), cousin éloigné des Naville de Montchoisy et de Villette, qui souhaite abandonner le pastorat pour se consacrer à l'enseignement et à la pédagogie, loue la partie principale de la maison de maître et y transfère l'institut de jeunes gens qu'il a créé à Chancy.

---

**1820** François Naville rachète le domaine.

---

**1846** Son fils Louis Naville-Todd (1812-1895), futur maire de Vernier et député au Grand Conseil, reprend la direction de l'Institut, mais jette l'éponge dix ans plus tard pour des raisons financières.

---

**1868-1874** Mise à disposition de locaux pour une école enfantine.

---

**1906** Anne Todd (1820-1908), veuve de Louis Naville, invite tous les descendants Naville à se réunir à Vernier.

**Début du XX<sup>e</sup> siècle** Le domaine échoit à leurs deux fils Jules Naville-Catargiu (1851-1926), chimiste et industriel longtemps établi en Roumanie, et Pyrame Naville-Lachaise (1848-1921), directeur de la Banque impériale ottomane et consul général de Serbie fixé à Paris. Après le décès de Jules Naville, la propriété est habitée par sa veuve Angélique Catargiu (1859-1959), et par le fils de Pyrame, Arnold Naville-Feine (1879-1953), banquier à Paris, qui résidera à Vernier pendant les dernières années de sa vie.

**1969** Implantés à Paris, les fils d'Arnold, Pierre Naville-Kahn, publiciste et écrivain, et Marc Naville-Dufayet, administrateur de sociétés, vendent la propriété à la commune de Vernier.

**1970** Classement de la maison de maître et de ses abords.

**1971-1973** Grande campagne de travaux par Virginio et Jacques Malnati, architectes. Restauration des murs extérieurs de l'édifice, remplacement de la charpente du corps de logis, et adaptation de la demeure aux besoins d'une mairie.

#### Documents utilisés

##### Papiers Barde

AEG, Mss. hist. 319/IV/193

##### Cartes et plans

- AEG, Cadastre B 28/11-12 (1726);  
ibid. E 4/Vernier/A-1 (1806)

- AEG, PH 4765/bis (1749)
- Mairie de Vernier, Relevé avant travaux (1969, V. et J. Malnati)

#### Vues et photographies anciennes

CIG

#### Procédure d'arbitrage

AEG, Jur. civ. Bm 215 (1772)

#### Registres d'état civil de Vernier

AEG, E.C. Vernier 1 (voir sous 1762, 1769)

#### Actes notariés

AEG, Not. B. Guenand 11/151 (1672); A. Pasteur 4/2 (1735); C.-G. Flournois 12/482 (1763); ibid. 14/105 (1765); ibid. 15/235 (1766); ibid. 16/61 (1767); ibid. 18/121, 278 (1769); ibid. 20/36 (1770); J.-L. Duby 16/598 (1772); G. Binet 8/55 (1789); C.-G. Flournois 49/377 (1792); J.-L. Duby 36/1057 (1792); G. Binet 13/484 (1795); ibid. 44/292, 348 (1816); ibid. 49/528 (1820).

#### Inventaires

AEG, Jur. civ. F 220 (1698, Renée Diodati); ibid. F 819 (1790, Ant. Josué Diodati); Not. Gabriel Binet 13/484 (1795); ibid. 44/292, 348 (1816); ibid. 49/528 (1820).

#### Testaments

- AEG, Jur. civ. E 21/182 (1697, Renée Diodati);  
ibid. E 40/409 (1790, A.-J. Diodati)

#### Archives privées en mains publiques

- AEG, Familles-I, Diodati I, V et IV  
(lettres de Théodore Diodati, de 1676)



---

### Imprimés

- Leïla El-Wakil, «L'église luthérienne: ‹Une maison pour y faire le culte›», in: *Revue du Vieux Genève* 18 (1988) 93-103.
- Johann Wolfgang Goethe, *Sämtliche Werke*, éd. par Hartmut Reinhardt, Francfort-sur-le-Main 1997, tome 2 (29) (lettre de Goethe à Charlotte von Stein, du 2 nov. 1779).
- Henri Golay, *Recherches historiques sur Vernier et le Pays de Gex*, Genève 1931.
- F. Hämmerli et alii, *Vernier*, Vernier 1973.
- Manfred Schenker, *Goethe en Suisse Romande*, Lausanne 1929 (extrait du *Journal de Genève*).



# LE PARC DE LA MAIRIE DE VERNIER DU DOMAINE AGRICOLE AU PARC PUBLIC







Natalie Rilliet, historienne de l'art

Texte réalisé pour cette publication suite à une étude sur le parc de la mairie de Vernier, Genève 2012-2013

Dans le courant de l'année 2012, la commune de Vernier a lancé une recherche historique sur le parc de la mairie de Vernier. Ce parc représente une surface de 14 000 m<sup>2</sup>. Mais il ne faut pas oublier que cet espace faisait partie d'une vaste campagne de plus de 367 000 m<sup>2</sup> s'étendant sur les actuelles communes de Vernier, Meyrin et Satigny.

Le contexte des grands domaines genevois et plus particulièrement l'historique du domaine Diodati (actuelle mairie de Vernier), au XVIII<sup>e</sup> siècle, a été largement étudié par Christine Amsler. La période du XIX<sup>e</sup> siècle, en ce qui concerne l'Institut, est elle détaillée dans la contribution de Gabriel Mützenberg. La présente contribution retrace l'histoire de l'actuel parc de la mairie de Vernier et du domaine agricole qui l'entourait, de son évolution au fil du temps. Afin d'éviter des répétitions avec les contributions de Christine Amsler et Gabriel Mützenberg, le rapport de 2012 a été repris et condensé. La première partie, historique, retrace l'évolution des parties agricoles et d'agrément. Cet historique se prolonge jusqu'en 2012, par l'évocation de la création du parc de la mairie. De par leur importance, le potager et la partie d'agrément font l'objet d'un encadré reprenant l'historique de ces deux secteurs de manière individuelle.

### 1. De la Révolution à 1820

A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, suite aux événements politiques liés à la Révolution française, Marie Aimée Diodati-Rilliet

(1727-1808) se voit dans l'obligation, pour des raisons financières, de céder son domaine de Vernier<sup>1</sup>. Ce dernier est acquis le 5 août 1795 par Abraham Girod-Esquivillon (1744- après 1816). Le contrat de vente répertorie vingt terrains dont quatre pièces de terre en prés et broussailles situées sur le territoire de Genève<sup>2</sup>, le tout pour une contenance approximative de 136 poses<sup>3</sup>. La maison, le jardin, la vigne et le pré sont en un seul mas et de la contenance d'environ 10 coupes<sup>4</sup> de sémature. Ce mas est délimité à l'est par le pré de Jean-Louis Gallatin, au nord par le chemin tendant à l'église, au sud par la vigne et les hutins du même Gallatin et à l'ouest par le grand chemin du village. Les dix-neuf autres parties comprennent : prés, champs, vignes, bois et broussailles. A l'exception des quatre parties sur le territoire de Genève la contenance de l'ensemble est estimée à environ 126 coupes et demie. La vente comprend également les vaches et les chevaux ainsi que le train d'agriculture servant à l'usage du domaine. La transaction est réalisée pour un montant de 51 000 livres argent courant de Genève.

En 1805 Abraham Girod-Esquivillon prend Rodolphe Vallery comme granger<sup>5</sup>. Un contrat est passé devant notaire pour grangeage, vignolage<sup>6</sup> et moitié fruit<sup>7</sup>. Le terrain remis au granger a une contenance d'environ 3 672 ares et est composé de prés, champs et vignes. Le maître, soit Abraham Girod, se réserve la maison de maître et ses dépendances, le jardin clos de murs contigu à ladite maison, l'écurie pour les chevaux et la remise attenante, le pigeonnier, la terrasse au devant de la maison, toute la partie de la vigne sous la terrasse et le pré.



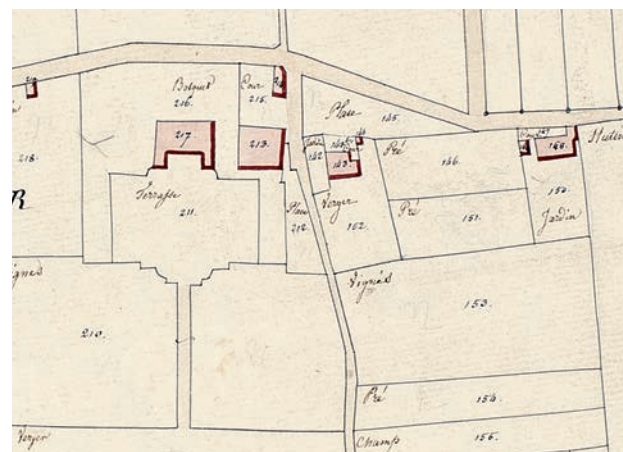
Le contrat insiste sur certains points. Les terresensemencées en automne doivent être labourées trois fois «sillonées si le cas l'exige, puis hersées et rayées convenablement, en ayant soin de curer et dégager les rayes dans les endroits où elles se croisent pour que les eaux puissent s'écouler facilement». La nature et la quantité des semences sont décrites au point quatre. «Le granger ne pourra semer chaque année en graines de printemps au-delà de deux coupes d'orges, d'une coupe de fèves et quatre ou cinq coupes d'avoine; il ne pourra non plus semer au-delà d'une coupe et demie d'haricots, de seize coupes de pommes de terre et de quatre coupes de blé noir [...] mais il devra semer chaque année au moins quarante coupes de blé, froment et seigle.» L'ensemble des récoltes est conservé au grenier du maître. Le granger se charge de les faire moissonner, serrer, battre, vanner et transporter dans le lieu de dépôt. Le granger peut établir, avec l'accord du maître, des prés artificiels en luzerne, esparcette ou trèfle. Il veille également à ce qu'«aucune plante étrangère à celle qui a été semée» ne germe. Il est également responsable de l'entretien des couloirs nécessaires pour faire circuler librement les eaux.

Concernant la vigne, le granger doit la fossoyer, la tailler, la provigner, l'ébourgeonner. En tout ce sont six milliers d'échalas qui sont mis chaque année dans les vignes du domaine<sup>8</sup>.

Concernant le bétail, le granger doit tenir au moins cinq vaches à lait et fournir quotidiennement neuf cuillers de lait pour l'usage de la maison «au moyen de quoi le produit du lait des dites vaches, ainsi que les veaux» lui appartiennent. Il doit cependant élever chaque année

une génisse ou un taureau. Afin de limiter le risque de maladie, le granger «ne pourra sous aucun prétexte vendre ni échanger aucune bête à cornes ni en introduire dans la maison sans en avoir au préalable obtenu la permission du maître, afin d'éviter les malheurs trop fréquents d'introduire la maladie épizootique» et «dans le cas où une vache ne serait plus de rapport les parties s'entendront sur le moyen de la vendre ou de l'échanger». Lors de ce contrat le granger reçoit trois vaches, deux génisses et une paire de bœuf. A cela s'ajoute le matériel suivant: deux chars échelés, deux presses, six bennes, quatre cuvets, trois herses, un tombereau, un traîneau...

En 1806 le cadastre de la commune de Vernier est mis à jour. Les parcelles proches de la maison d'Abraham Girod-Esquivillon sont qualifiées de la manière suivante: 141 terre labourable, 145 place, 151 vigne, 153 pré,



Cadastre français, 1806 © AEG.

On constate que le déplacement du potager plus au sud de la maison de maître est en corrélation avec la construction de la nouvelle demeure et de dépendances sur cette même parcelle. Les vergers sont remplacés par une terrasse. Une cour prend place dans le prolongement de l'entrée latérale, entre les communs, tandis qu'un bosquet sépare cette zone rurale de la maison de maître.

209 verger, 210 vigne, 211 terrasse, 212 place de fumier, 213 maison, 214 four et hangar, 215 cour, 216 bosquet, 217 maison de maître, 218 jardin et 233 terrain planté<sup>9</sup>.

## 2. Le domaine Naville

En 1816 le domaine est vendu à Jean Jacques Ador<sup>10</sup>. Dès 1819 il loue la campagne de Vernier à François-Marc-Louis Naville (1784-1846), qui en fait, à son tour, l'acquisition en 1820<sup>11</sup>. Cette transaction nous apprend que le domaine a toujours une contenance d'environ 136 poses. Au terrain s'ajoutent : vaches, génisses, bœufs, bosses<sup>12</sup>, cuves, déchargeoirs, tonneaux, instruments et outils aratoires à l'usage de l'exploitation du domaine, porcs, le vin en cave, chevaux à l'usage de la calèche ainsi que le foin et la paille récoltés<sup>13</sup>. Le domaine est estimé à 98 000 francs de France et les « meubles meublant » pour 39 000 francs<sup>14</sup>.

Cet acte de transaction est accompagné d'un inventaire de la campagne qui donne les surfaces suivantes : prés naturels 30 poses ; terres labourées 80 poses dont une partie en pré artificiel ; bois 4 poses ; vignes 11 poses ; cour, terrasse et jardin 7 poses ; broussailles et autres 4 poses. A cela on ajoute encore six vaches et quatre vieilles juments.

Si François-Marc-Louis Naville acquiert ce domaine, c'est pour y installer l'Institut de Vernier<sup>15</sup> qu'il fonde le 19 juin 1819. Plusieurs documents de la famille Naville nous apportent encore quelques éléments sur le domaine durant le deuxième quart du XIX<sup>e</sup> siècle. Un cahier mentionne une fruitière<sup>16</sup> en 1821 et trois ruches d'abeilles en 1822. On apprend également que de l'huile

est fabriquée, ce qui implique vraisemblablement l'existence de noyers<sup>17</sup>. Dans ce même cahier se trouve une liste des clefs des dépendances, ce qui fournit de précieuses indications quant au type de bâtiment et leur fonction. Sont mentionnés : serre, bûcher du haut et du bas, chambre à lessive, pigeonnier, grande remise, remise, citerne, écurie, écurie coin des pommes de terre, grenier à blé, fumiers (sous les marronniers)<sup>18</sup>.

Dans la correspondance qu'Andrienne Naville-Arnold<sup>19</sup> échange avec sa mère entre 1830 et 1831, elle mentionne l'ombre des catalpas et les belles violettes cueillies dans le jardin<sup>20</sup>.

En 1832 François-Marc-Louis Naville conclut un bail à ferme privé, pour l'exploitation d'une partie du jardin





potager et fruitier, avec Charles Joux. Ce contrat donne la description suivante de cet espace: «[...] donne à ferme [...] son jardin depuis 6 pieds au delà de la 6<sup>e</sup> ligne d'arbres vis à vis de la carpière jusqu'au mur du fond, se réservant néanmoins les fruits d'été: cerises, prunes, groseilles, framboises, abricots, poires d'été. Il lui cède en outre la portion de terrain contiguë à la carpière [...] ceci comme dédommagement des soins que le dit Joux prendra des espaliers et arbres et arbustes donnant des fruits d'été<sup>21</sup>». Parmi les légumes sont cités: épinards, oseille, pois gourmands, pois en graines, haricots, blettes, racines jaunes printanières, scorsonères, carottes rouges, oignons, salade pommée, cardon, chicorée, artichauts, chou, choux-fleurs, asperges, céleri, oignons verts et poireaux.

La mention d'une carpière<sup>22</sup> révèle la préoccupation de l'eau, tant pour la culture que pour la lutte contre les incendies. On sait qu'en 1832 le domaine comprenait au moins deux puits puisque des planches sont commandées au charpentier Demotet afin de pouvoir couvrir celui de la cour et celui près de la vigne<sup>23</sup>.

Au décès de François-Marc-Louis Naville, en 1846, le domaine comprend les parcelles et les bâtiments suivants, relevés sur le cadastre Dufour, et sont propriété de son fils Jean-Louis Naville-Todd (1812-1895). La parcelle 202 comprend les bâtiments (146 – logement en maçonnerie, 146 bis – dépendance en maçonnerie, 147 – serre en maçonnerie, 148 – logement et dépendance en maçonnerie, 149 – logement et dépendance en maçonnerie, 150 – dépendance en maçonnerie, 150 bis – hangar en maçonnerie et bois).

La surface du domaine est de 24 hectares 45 ares et 95 mètres; 106 mètres ont été rétrocédés pour la rectification de la route cantonale le long des parcelles 206, 207 et 208, soit dans la partie supérieure du domaine. La parcelle 206 forme un rectangle pris entre des chemins<sup>24</sup>. Un côté forme la nouvelle route menant au village. L'autre est dans l'alignement de l'ancienne allée qui longeait la maison. Le long du chemin du village une série de bâtiments contigus bordent ce nouveau tracé. Une serre se trouve plus au sud, également en limite de cet axe.

#### **Photographies aériennes de 1932, 1969 et 1983 © SEMO.**

*Ces photographies montrent l'évolution du jardin de la propriété Naville jusqu'à la création du parc public de la mairie de Vernier à la fin des années 1970. Entre 1932 et 1969, toute une partie agricole du domaine disparaît. Le potager, au sud, est englobé dans le parc.*

*À l'ouest, sur la parcelle du Bornallaz, la première étape de l'école des Ranches est réalisée. À l'est, le verger cède place à un vaste champ.*

*Avec le rachat d'une partie du domaine par la commune et la création du parc public les plantations sont revues, le mur de clôture à l'ouest et les dépendances sont abattus, ainsi que les arbres le long de la rue du village. Ces modifications entraînent une communication directe entre l'école, la voie publique et le parc, autant d'éléments qui ressortent sur la photographie de 1983.*



### **Le potager**

Au XVII<sup>e</sup> siècle le potager définit un jardin utilitaire clos de murs se situant, en général, dans un ensemble regroupant les bâtiments et les jardins. Autant d'éléments qui correspondent au potager du domaine Diodati à Vernier au début du XVIII<sup>e</sup> siècle et se trouvant sur le cadastre de 1726.

Suite aux travaux des années 1760 le potager est déplacé plus au sud et est détaché de la maison de maître. Deux des anciens murs de clôture sont encore présents ; les éléments métalliques qui y sont fichés attestent de la présence de culture en espalier. La question d'un mur de clôture au nord du potager se pose. Il est probable qu'un tel élément existe au XVIII<sup>e</sup> siècle, afin que ce jardin utile soit entièrement fermé. A quelle date ce mur a-t-il été détruit ? La question reste ouverte. Mais sur le plan d'ensemble de 1897 il n'apparaît plus.

La structure interne de cet espace se divise en carrés délimités par des buis. Les cheminements doivent être en gravier. En effet, l'entretien de ce secteur comprend la taille de buis et des tombereaux de gravier.

Les informations sur l'exploitation de ce potager dans les années 1830 font état pour les fruits de : groseilles, framboises et abricots. Il est également fait mention d'espaliers, d'arbres et d'arbustes don-

nant des fruits d'été. Du côté des légumes on trouve : épinards, oseille, pois gourmands, haricots, blettes, racines jaunes printanières, carottes rouges, asperges et bien d'autres encore. Aujourd'hui un ancien bassin, de forme rectangulaire et relativement profond, répondant à l'usage d'un potager, portant la date de 1880, subsiste le long d'un des murs. On trouve aussi deux puits, l'un près des vignes et l'autre dans la cour. Celui de la cour pourrait correspondre au puits que l'on peut encore voir à l'arrière de la mairie.

En 1902 une serre est construite à l'extrémité nord du potager, elle ne devait pas empiéter sur l'espace des cultures. Une structure facilement démontable est retenue. Cette dernière est démantelée à la fin des années 1970. Quant au potager il semble disparaître au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Sa structure ressort encore très clairement sur la photographie aérienne de 1932. En 1968 une partie de ce terrain est vendu à la famille Cloetta. Puis le complexe d'immeubles avec l'auberge de la mairie est élevé, donnant à cet espace son caractère actuel.

Jean-Louis Naville et sa femme Anne Todd (1820-1908) s'occupent déjà en partie du domaine de Vernier à partir des années 1840. Dès 1841 Anne Todd tient un livret des « frais relatifs au jardin et à la réserve ». Sur une dizaine d'années, cette comptabilité offre un aperçu des permanences et des travaux plus ponctuels. Au niveau de la ferme, des cochons, des porcs et une chèvre motte sont mentionnés. En 1841 vingt-deux arbustes provenant de chez Vuffrey à Meyrin sont plantés. La même année la taille des arbres est évoquée tandis qu'en 1847 de la fenasse est semée sous les marronniers. C'est donc de la prairie qui prend place sous les marronniers. Pour les foins, vingt-huit journées sont consacrées à ce travail en juin 1841. Des travaux aux pommes de terre sont également mentionnés. Pour l'entretien de la ferme et du jardin des réparations sont faites au grenier à blé et de vieilles fenêtres récupérées pour les couches du potager en 1843. Pour le potager, on prévoit 500 plantons de salade et 700 plants d'asperge. L'entretien du jardin comprend la taille de buis et d'espaliers, des tombereaux de gravier et l'arrachage de l'herbe. Quant au mobilier extérieur des bancs, tables et fauteuils sont évoqués.

Jean-Louis Naville fait réaliser plusieurs travaux sur la maison entre 1849 et 1851. Les interventions comprennent : serrurerie, ferblanterie, maçonnerie, toiture et menuiserie. Quelques aménagements intérieurs impliquent la pose de papiers peints. Le plus gros poste est consacré au charpentier<sup>25</sup>. C'est également à la fin des années 1840 que les modifications apportées au tracé de la route de Dardagny (actuelle route de Montfleury) mordent sur le fonds Naville<sup>26</sup>. Des travaux sont à nouveau effectués sur cette route en mai 1883. Pour com-

penser son granger, Jean-Louis Naville lui remet un autre terrain, malheureusement ce dernier a été dépouillé de la bonne terre et est qualifié par Charles Ramu (le granger) comme « impropre à toute culture »<sup>27</sup>.

Pour les années 1870 à 1892, plusieurs brèves indications donnent des détails concernant le jardin ou le domaine. Dans une lettre du 26 octobre 1869 Anne Naville raconte que son mari « a profité du beau temps pour faire tous les travaux d'embellissement des bosquets et plates-bandes<sup>28</sup> ». A la même période un livre de comptes pour le jardin mentionne des peupliers argentés, des cerisiers Ohio et des frênes à fleurs<sup>29</sup>. Toujours concernant l'entretien du jardin des notes diverses de 1872 indiquent le nom et la fonction des personnes de référence. Les vitres de la serre et des couches viennent de Perrody à la rue Chaponnière 3. Pour l'apiculture on se réfère à Monsieur Perusset de Troinex. Quant à la tourbe elle vient de chez Schweizer à la rue du Marché. De nombreuses lignes sont consacrées aux rosiers. En janvier 1873, le jardinier décorateur L. Heimgartner plante dix-huit rosiers. La variété des roses ainsi que leur emplacement est précisé :

- Contre la loge de la ferme :  
Moreau rouge et reine blanche.
- Grande porte de la maison : à gauche  
un rosier blanc ou rouge.
- Grand ovale : Duplessis Mornay, roses à fleurs  
pivoines, la France, Empereur du Maroc écarlate<sup>30</sup>,  
John Hopper rose tendre, souvenir, Lewesen gower  
rose vif et Anna Diesbach rose clair très grande.
- Ovale vers le pavillon : Eugène Happert écarlate  
foncé, André Jresnoy rose vif, Jules Margottin



carmin vif, gloire de Ducher<sup>31</sup>, gloire de Lyon  
rose clair et marquise de Bacella blanc carné.  
– Contre le pavillon : América, gloire de Dijon<sup>32</sup>  
jaune saumon<sup>33</sup>.

Le choix de ces rosiers est révélateur de l'engouement de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle pour les variétés hybrides et remontantes. Le premier rosier hybride « la Reine » date de 1842. Parmi sa filiation on trouve, entre autres, « John Hopper<sup>34</sup> » et « Jules Margottin », cités dans la liste de 1873. Ces rosiers sont en général roses. Dans la liste du domaine de Vernier le « Jules Margottin » est cependant signalé comme carmin vif. Ces rosiers démontrent que les aménagements du jardin du domaine Naville, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, suivent les tendances et la mode de l'époque.

Entre 1881 et 1892 une note « Boccard<sup>35</sup> » apparaît dans un petit carnet lié aux dépenses pour le jardin. Pourrait-il s'agir de Georges Boccard (1834-1906) ? Cet architecte paysagiste réalise les plantations lors du réaménagement des jardins du Reposoir, à Pregny, entre 1889 et 1891<sup>36</sup>. En 1862 il fonde la pépinière portant encore aujourd'hui son nom. On peut supposer qu'à Vernier il fournit des arbres et diverses plantes dont il assume la plantation.

La fin des années 1880 est marquée par l'incendie de la ferme. Après avoir déblayé les restes du bâtiment se pose la question de savoir où reconstruire une nouvelle ferme. Louis Naville fait part de sa réflexion à ses fils, il hésite entre un nouvel emplacement, plus loin de la maison de maître, ou choisir de conserver l'actuel emplacement

car « il y a une certaine unité dans le domaine qu'il vaut mieux ne pas rompre<sup>37</sup> ». C'est la première option qui est retenue. Le bâtiment de ferme (202 sur le cadastre Dufour) est démoli. Une nouvelle ferme est alors édiflée sur le terrain des Ranches, de l'autre côté de la rue du Village, sur la parcelle 207. En fait il s'agit de deux bâtiments que l'on retrouve sur le plan de Vernier de 1897. Le terrain lié à la ferme, d'une surface de 214 878 m<sup>2</sup>, est vendu à Raymond Dufour en octobre 1941. En 1947 ce terrain est revendu à la commune<sup>38</sup>. Les bâtiments de ferme sont démolis en 1966 lorsque l'école des Ranches est construite. Relevons que le terme de ranche renvoie à « la rangée », dans le cas présent une rangée d'arbres, une allée de noyers. Cette dernière se dresse encore sur cette parcelle en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle<sup>39</sup>.

Après le feu, c'est une invasion de hannetons qui frappe le domaine au printemps 1891<sup>40</sup>. Cet épisode a sans doute été accompagné de dégâts tant au niveau des marronniers, que des prairies et du jardin, cibles privilégiées des larves de ces insectes.

A la mort de Louis Naville en 1895 sa femme, Anne Naville née Todd, semble gérer le domaine. Dès 1904 son fils Jules (1851-1926) rentre de Roumanie et s'installe à Vernier. Son frère Pyrame (1848-1921) est lui encore basé à Paris à cette date. C'est donc Anne Naville-Todd qui entreprend les démarches auprès du département des travaux publics pour la construction d'une serre en 1902. Une autorisation est délivrée, le 4 novembre de la même année aux consorts Naville et de Morsier<sup>41</sup>. Cette serre est adossée contre le mur de la route cantonale afin d'éviter que son emprise ne morde sur les couches

### Des hutins au jardin d'agrément

L'espace qui s'étend aujourd'hui devant le bâtiment de la mairie n'a pas toujours eu l'allure d'un parc. Le cadastre de 1726 indique un bâtiment délimité par un potager, des vergers et un chemin communal. Le verger donne sur des vignes ou des hutins<sup>42</sup> descendant en pente douce vers le Rhône.

Suite à la construction de la nouvelle maison de maître, à la fin des années 1760, les abords immédiats sont repensés. Le tracé de la rue du village est déplacé en retrait des bâtiments permettant de créer une cour plantée d'arbres, qualifiée de «bosquet» sur le cadastre du début du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce nouveau tracé permet également d'aménager une entrée latérale, comprise entre une ferme et un bâtiment abritant four et hangar. Cet accès donne sur la cour. Le bosquet

au devant de la maison sert donc à délimiter les communs de la maison de maître. Les ailes de la maison s'ouvrent, elles, sur des jardins. Là où s'étendait le verger une terrasse est aménagée. Cet espace est marqué par un mur de soutènement comprenant une saillie en son centre. De là des marches mènent à une allée verte de haute futaie qui traverse les vignes du coteau inférieur. Cette allée semble faire écho à celle des noyers s'étendant dans la parcelle du Bornallaz, là où se dresse aujourd'hui l'école des Ranches. Le jardin d'agrément se situe lui sur la vaste terrasse et est compris entre des allées d'arbres. Une de ces allées se devine encore aujourd'hui sur le côté nord. Elle s'inscrit peut-être dans le prolongement de la ferme disparue.

L'esplanade, respectant une symétrie axiale, devait être composée de tapis de gazon ourlés et de parterres plus élaborés.

Durant la période où le domaine abrite l'Institut de Vernier, soit entre 1819 et 1856, le jardin ne connaît pas de changements majeurs. Le potager permet vraisemblablement de nourrir les pensionnaires, tandis que le jardin devient un espace pour les exercices physiques. Les brochures de l'Institut mettent en avant la beauté du site et l'importance du contact avec la nature. «Cet institut est situé à une petite lieue de Genève, dans une position belle et salubre. Une vaste



**La terrasse vers 1900 © Commune de Vernier.**

Cette photographie nous dévoile la terrasse fourmillant d'animation et où les générations se mêlent. Le lierre recouvre la maison. Tout autour des murs de la maison se déploient des plates-bandes. Au premier plan à droite on remarque un aménagement avec palmier. La photographie est bordée des imposants branchages des arbres encadrant la pelouse centrale.



terrasse, d'où la vue embrasse un pays étendu et les cimes des Alpes [...] Les jeux et les exercices qu'autorise l'innocente liberté dont l'ont jouit à la campagne, la succession des travaux champêtres, la culture de petits jardins, le soin de former des collections d'histoire naturelle, sont pour les enfants une source intarissable de plaisir. » Les lithographies accompagnant ces brochures montrent qu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle la composition axiale fait place à une vaste pelouse ovale et que des bosquets se supplantent peut-être à certaines allées. La correspondance d'Adrienne Naville évoque l'ombre des catalpas et les violettes en 1830. Quarante ans plus tard des peupliers argentés, des cerisiers Ohio et des frênes à fleurs sont plantés. Mais ce sont surtout les roses qui retiennent l'attention. Suivant la mode de l'époque on s'intéresse aux variétés hybrides et grimpantes. Les cèdres et les séquoias se rattachent également à la tradition du XIX<sup>e</sup> siècle. Avec ces nouvelles plantations le jardin commence à prendre des allures de parc. La tendance se poursuit au XX<sup>e</sup> siècle. De nombreux arbres, entre autres des pins, sont commandés au pépiniériste Boccard, fournisseur de nombreux domaines genevois. En ce début de XX<sup>e</sup> siècle, des aménagements de jeux sont réalisés : boules, tennis et gymnastique. C'est aussi l'occasion d'organiser de grandes réceptions en plein air.

existantes « ce qui réduirait passablement le jardin ». La construction en fer est facile à démonter. L'autorisation pour cette construction est donnée à bien plaisir. Elle doit être démolie en cas d'élargissement de la route<sup>43</sup>. Cette serre (bâtiment 147) a été démolie à la fin des années 1970. Ce projet de serre confirme l'emplacement d'un potager dans le prolongement de l'actuelle auberge de la mairie. Plusieurs traces de cet ancien jardin se devinent encore : l'ancien mur en moellons avec ses crochets pour les fils de fer et les cultures en espaliers, des points d'eau, dont un ancien bassin portant la date de 1880.

À la mort de leur mère, les consorts Naville-de Morsier entreprennent plusieurs travaux sur les bâtiments. En 1908 une orangerie est adossée au bâtiment faisant l'angle avec la place de la mairie. Cette réalisation est due aux architectes Boissonnas (né en 1879) et Henssler<sup>44</sup>. Puis en 1912 le bâtiment servant de dépendance et hangar (n° 150) est modifié et trois petits édifices construits à proximité : une orangerie en maçonnerie (n° 939 évoquée en 1908 déjà), des W.C. en maçonnerie (n° 940) et un bûcher en bois (n° 941). La seule adjonction ultérieure, en 1931, sera une cabine électrique le long du chemin de Sales.

Du temps des consorts Naville-de Morsier le train de ferme est maintenu. C'est le fermier Décosterd qui est en charge. La surface de vigne cultivée diminue, probablement suite au phylloxéra. On empiète sur le domaine utile pour réaliser des installations de loisir à l'instar d'un tennis, d'un jeu de boules ou d'un espace pour la gymnastique<sup>45</sup>.

A la même époque la question des arbres occupe une place importante. Il faut remplacer ceux perdus, notamment ceux qui sont morts lors de la sécheresse. La plupart semblent venir de chez Boccard. Une attention particulière est toujours portée aux noyers. Quant aux arbres fruitiers, on en plante cinquante-deux tandis qu'un verger est aménagé « sous le buis ». Des arbres et des buissons sont encore évoqués pour le jardin de roses tandis que la vigne est « arrachée et minée ». Pour les « allées », le gravier est privilégié, le pavage doit se concentrer dans la cour. Pour l'entretien des réservoirs d'eau et des murs on fait appel au maçon<sup>46</sup>.

Avec le décès de Jules Louis Naville en 1920<sup>47</sup> et de Pyrame Naville en 1922<sup>48</sup>, le mas central avec la maison revient à Angélique Catagri, fille de Jules Louis Naville, à Jean-Emile, Arnold et Cécile (Monod) Naville, enfants

de Pyrame. En 1922 le domaine est encore vaste et comprend des terres à Vernier, Meyrin et Satigny. Cette année-là, la loge est agrandie<sup>49</sup> et un an plus tard une partie du hangar de la ferme (sur la parcelle 207) est agrandie et transformée en atelier<sup>50</sup>. Il s'agit des derniers travaux réalisés par la famille Naville. Dès les années 1940 des terrains sont vendus. Puis, en moins de quarante ans, l'ensemble du domaine est cédé. Comme évoqué, la majorité des terrains agricoles sont vendus à Raymond Dufour en 1941. La deuxième grande vente a lieu en 1962 lorsque les sept consorts Naville cèdent le terrain au bas de la terrasse à la société immobilière la Chignan. Puis les choses s'accroissent. En 1968 c'est Pierre (1904-1993) et Marc Naville (né en 1907) qui vendent la parcelle avec les bâtiments à la commune de Vernier, soit une surface de 1 hectare 26 ares et 67 mètres. L'autre partie du terrain, là où se trouvait le potager, (la parcelle 11420) est cédée à la famille Cloetta<sup>51</sup>.



Pour suivre l'évolution du terrain sur la parcelle entourant la maison de maître, les plans d'ensemble et les photographies aériennes sont des outils précieux. La première photo aérienne remonte à 1932. Elle offre une vue du domaine à une époque où il est encore lié à un vaste train de ferme. Les bâtiments de ferme se trouvent dans le prolongement du chemin de Sales et sont proches de la place de la mairie qui abrite un parterre d'arbres. Dans la partie du domaine se trouvant de l'autre côté du chemin du village (côté ferme) on relève l'imposante allée de noyers dont des photographies attestent l'ancienneté. Les arbres en bordure du chemin révèlent, eux aussi, un ancien alignement se développant en rangées parallèles. La parcelle centrale

#### **L'allée de noyers du Bornallaz vers 1900 © Commune de Vernier.**

*Perspective depuis le champ du Bornallaz. L'allée de noyers offre une perspective sur la maison et son axe principal, soit son entrée. Le sol herbeux caractérise les allées vertes. Cette allée se prolonge visuellement jusqu'à l'entrée et traverse la maison et le jardin avant de se poursuivre par l'allée se trouvant dans le coteau inférieur. Une perspective de l'allée prise depuis la maison en direction du champ est reproduite dans la contribution de Christine Amsler.*



abritant la maison de maître est entourée d'un mur. On y relève : cheminements, potager, verger et de nombreux arbres. Les communs se situent de part et d'autre de la cour donnant sur l'entrée de la maison de maître. Deux zones semblent abriter des cultures potagères. L'une parallèle au chemin de Sales, l'autre perpendiculaire au chemin du village et au mur de la terrasse, à l'extrémité

sud. Le long du chemin du village se dressent la serre et ses couches. La serre comme les communs sont masqués de la maison de maître par des bosquets d'arbres.

Au devant de la maison de maître s'étend une vaste pelouse ovoïde, délimitée par un chemin en boucle<sup>52</sup>. A l'extrémité inférieure, deux triangles de gazon viennent faire







la jointure entre cette pièce centrale et les parties latérales. Le chemin est ponctué de bosquets d'arbres et un groupe de pins se trouve dans l'axe de la maison de maître, juste au devant du mur de la terrasse. La partie comprise entre la pelouse centrale et le chemin de Sales abrite des arbres et des arbustes. La composition végétale de ce secteur ressort plus clairement sur les plans d'ensemble.

De l'autre côté de la pelouse centrale, avant le potager, se dressent des arbres isolés et peut-être un petit verger. Le long de l'aile sud s'étend une petite pelouse ovale encerclée d'un large chemin. En contrebas du mur de la terrasse, sur toute la longueur, se dresse un verger de trois rangées. Puis dans ce même secteur, plus en aval, dans l'axe de l'escalier de la terrasse, se dessine un chemin végétal.

Le plan d'ensemble de 1954 donne un état du domaine un peu moins de vingt ans plus tard. A cette époque la ferme ne fait plus partie du domaine. Ce plan ne comporte pas de différences majeures avec la photographie aérienne de 1932 mais il permet de préciser l'emplacement des murs d'enceinte, le tracé des cheminements ainsi que l'implantation des arbres. Outre le chemin faisant le tour de la pelouse centrale, on relève un cheminement allant de l'ancienne allée au potager (en ligne droite). Au niveau du potager le chemin fait un angle droit et longe cet espace jusqu'au mur d'enceinte où il forme à nouveau un angle droit pour longer ce dernier. Ce cheminement permet donc de faire le tour de cette parcelle, tandis que le chemin en courbe de la grande pelouse se limite, lui, à l'étendue faisant face à la maison. Entre les bosquets au nord de la pelouse centrale se dresse une allée d'arbres.

**Réception dans le jardin en 1909 © Commune de Vernier.**

*Tables et ombrelles sont sorties pour cette réception (intitulée vente de Vernier) afin que les convives puissent profiter du jardin.*

*On remarque des plates-bandes rondes près de la maison, de petits bosquets et des arbres de haute futaie.*

*A l'extrémité de la terrasse se dresse une haute haie de buis.*

La place de la mairie abrite deux allées d'arbres, chacune parallèle à la route. L'axe le plus proche de la maison se prolonge dans le domaine par une entrée latérale. Ce tracé doit être proche de celui de l'ancienne route.

Après les années 1950, le domaine va perdre son caractère agricole. Sur la photographie aérienne de 1969 le verger sous la terrasse ne se voit plus. Il en va de même pour le potager. De l'autre côté de la rue du Village, l'ancienne parcelle 207 ne comprend plus qu'une allée d'arbres partielle. L'ampleur prise par la végétation masque en partie la structure des cheminements.

A cette époque la zone se trouvant sous le mur de la terrasse est vendue depuis déjà sept ans à la société immobilière la Chignan<sup>53</sup> et en 1966, au niveau des anciens terrains de la ferme, la commune réalise une première étape du complexe écolier dit des Ranches<sup>54</sup>.

### 3. Du parc privé au parc public

Le 28 juin 1968, Pierre et Marc Naville vendent une parcelle de 1 hectare 26 ares et 67 mètres avec bâtiments<sup>55</sup>, soit maison de maître et dépendances, à la commune de Vernier<sup>56</sup>. Une fois la propriété acquise, son affectation n'est pas tout de suite définie. La maison est vétuste, par contre le jardin est plein de charme, certains disent «qu'il est aussi frémissant et nostalgique qu'un souvenir calme et heureux». La végétation est devenue très dense de part et d'autre de la maison. Les limites du jardin sont bordées d'imposants arbres, seule la perspective donnant sur les montagnes offre un dégagement au-delà du mur de la terrasse.

La commune songe à installer la mairie dans la maison de maître dès les années 1970. *Le Courrier* du 23 avril 1970 résume l'émergence de cette idée: «Depuis plusieurs années déjà, la petite mairie de Vernier ne répond plus aux exigences administratives toujours plus importantes de la commune. C'est ainsi que plusieurs solutions ont été envisagées par les autorités, qui ont pu faire l'acquisition, après une longue période de convitise, de la magnifique propriété Naville [...] La maison Naville ferait, il va sans dire, une très belle mairie, et c'est d'ailleurs dans cette optique que l'acquisition en a été faite. Il reste dès lors, un choix à faire entre diverses solutions. La première consisterait à démolir le bâtiment actuel pour procéder à l'édification d'une nouvelle construction sur le même emplacement, ce qui est inconcevable si l'on considère la valeur architecturale du monument. La seconde préconise la réfection de la vieille construction et son aménagement en mairie [...]»<sup>57</sup>.

La maison de maître et son parc sont classés en 1970. Cette mesure de protection n'empêche pas la démolition de l'ensemble des communs et des murs d'enceinte en 1974. Parallèlement, l'installation de l'administration communale, en 1973, dans le bâtiment principal implique d'importants travaux<sup>58</sup>. Quant aux abords de la maison, ils sont convertis en parc public. Le parc clos s'ouvre, créant une continuité avec les voies de communication le longeant. Les murs et les édifices sont démolis et remplacés par des haies et un léger grillage. Les deux portails marquant les entrées de la propriété et les murs dans leur prolongement sont abattus. Seuls les piliers sont conservés ainsi que les allées d'arbres. L'entrée latérale avec son allée de platanes se prolon-



geant sur la place de la mairie est supprimée et remplacée par deux tapis de gazon et une simple rangée d'arbres dans la cour. La même démarche touche l'entrée principale. La loge et ses murs sont détruits, les piliers et le portail maintenus. Dans le prolongement de ce portail une allée de noyers a été en partie replantée sur l'ancienne parcelle du Bornallaz. La coupe des arbres, la démolition des communs et des murs d'enceinte ouvrent véritablement cet espace vert au regard du promeneur. Ce dialogue entre la sphère privée et publique touche aussi les façades de la maison qui n'ont plus de contrevent. L'accès piétonnier est lui facilité par les ouvertures le long des voies de communication.

Pour en faire un véritable parc public la commune a installé bancs et poubelles. A cela s'ajoute un système de bornes rétractables permettant les livraisons mais empêchant l'accès aux véhicules non autorisés. Afin de mettre en valeur le bâtiment, un éclairage a également été mis en place. Les autorités communales ont également installé deux statues dans ce parc, l'une d'Henri Konig et l'autre d'André Raboud. Malgré ces aménagements répondant à la fonction de l'espace, le parc de la mairie a conservé des éléments de son passé à l'instar du mur de soutènement de la terrasse, des murs de l'ancien potager, de la grande pelouse de l'esplanade, du puits ou de l'allée des marronniers au nord.

En recoupant les éléments historiques et l'agencement actuel, on constate que le parc de la mairie de Vernier correspond à la fois aux composantes du potager du XVII<sup>e</sup> siècle et au jardin à la française du XVIII<sup>e</sup> siècle tout en s'adaptant à son époque.

Le potager se rattache à un jardin utilitaire clos de murs, on devait y trouver aussi bien les fruits, les légumes, les fleurs que les arbres fruitiers. En général les carrés les plus proches de la maison accueillent les fleurs. Tandis que le long des murs se dressent les arbres fruitiers de basse tige.

Le jardin s'étendant devant la façade faisant face au Salève s'inscrit lui dans le goût du XVIII<sup>e</sup> siècle pour le jardin à la française, bien que la répartition des divers éléments ne soit pas symétrique et lui donne une irrégularité teintée de romantisme. Au-delà du jardin et de la maison on trouve une allée perspective débouchant frontalement dans la cour. A Vernier il s'agit de l'allée partant des « Ranches » et menant dans la cour bordée des communs. La cour est séparée du jardin par la maison qui forme un écran. Ses ailes et sa façade ouest s'ouvrent sur le jardin d'agrément. L'aménagement interne relève du goût français de la promenade au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'ombre provient des arbres d'ornement, des bosquets ou des allées propices à la promenade. Les bosquets se dressent le long de la maison afin d'ouvrir la perspective. Composés de végétation à hauteur d'appui et d'arbres ils laissent une certaine transparence permettant d'apprécier la vue sur la campagne environnante<sup>59</sup>. Les cèdres et séquoias se rattachent à la tradition du XIX<sup>e</sup> siècle tandis que la présence de pins atteste d'une volonté propre du XX<sup>e</sup> siècle<sup>60</sup>. Le mobilier, les bornes d'accès, les plantes en pot font partie des derniers aménagements et correspondent aux besoins d'un parc public au début du XXI<sup>e</sup> siècle. Ce jardin s'est donc adapté à son époque tout en conservant certaines traces de son passé. Quant au vaste domaine agricole et à son train de ferme, il a cédé la place à un territoire de plus en plus densément bâti.

## Bibliographie

### Sources

---

#### A. Archives d'Etat

- Archives de famille Diodati, 1<sup>re</sup> série, III, pièce 69
- Archives de famille Naville, Lettre d'Andrienne Naville-Arnold à son fils, 1869, XIII.B7-4.2/1
- Archives de famille Naville, Domaine de Vernier, dépenses et produits de la campagne, 1821-1894, XIII.B.7-5/1.
- Archives de famille Naville, Correspondance entre Louis Naville et ses fils, 1889, XIV. A-4.2/7d
- Archives de famille Naville, Cahier relatif au domaine, 1883-1888, XIV. A-4-2/4
- Archives de famille Naville, Dépenses pour réparations à la maison, 1849-1851, XIV.A-5.2/4.
- Archives de famille Naville, Comptes de jardin, 1869-1878, XIV. A-5.4/2b
- Archives de famille Naville, Comptes de jardin, 1881-1895, XIV. A-5.4/2d
- Archives de famille Naville, Note sur une invasion de hannetons, 1891, XIV. A-6/4
- Archives de famille Naville, Notes diverses entretien du jardin, 1872, XIV. A-7-6/7
- Archives de famille Naville, Comptabilité du domaine de Vernier, 1908-1915, Var.3-3
- Notaire André Pasteur, vol. IV, 18 janvier 1735
- Notaire Charles Gabriel Flournois, vol. 49, 22 mai 1792
- Notaire Gabriel Binet, vol. 36, 1792
- Notaire Gabriel Binet, vol. 13, 5 août 1795
- Notaire Jean Janot, 30 février 1805

- Notaire Gabriel Binet, vol. 44, 13 juin 1816
- Notaire Gabriel Binet, vol. 44, 1<sup>er</sup> juillet 1816
- Notaire Gabriel Binet, vol. 49, 18 décembre 1820
- Papiers Barde, Château Diodati et Naville, fo. 193-194, (AEG 310/4)
- Travaux, A 66, annexe 211, Travaux de rectification du tracé sur le fonds Naville à Vernier, 1849
- Travaux, A 119, annexe 402 et 402 bis, construction d'une serre, 1902
- Travaux, A 125, annexe 256, construction d'une orangerie, 1908
- Travaux publics, 1922, annexe 436
- Travaux publics, 1923, annexe, 606

---

#### B. Bibliothèque de Genève

- Archives de la famille Naville, branche de Vernier, Etat des biens d'ancien dénombrement appartenant à noble Salomon Diodati, arrière-neveu de Théodore, à Vernier en 1751, Ms. fr. 5516, fo. 63-64.
- Archives de la famille Naville, branche de Vernier, Texte promotionnel intitulé Notice sur l'Institut de Vernier dirigé par Mr. le Pasteur Naville et par son fils, vers 1840, Ms. fr. 5540 fo. 53-54.
- Archives de la famille Naville, branche de Vernier, Texte promotionnel intitulé Notice sur l'Institut de Vernier dirigé par Mr. le Pasteur Naville et par son fils, vers 1840, Ms. fr. 5540 fo. 70.
- Archives de la famille Naville, branche de Vernier, lettres d'Andrienne Naville à sa mère, 1830-1831, MS. Fr. 5557, 2<sup>e</sup> partie, fo. 127-128 et 158.159
- Archives de la famille Naville, branche de Vernier, Entretien des bâtiments et du domaine, Bail à ferme, 1832, MS. Fr. 5570, fo. 131

- Archives de la famille Naville, branche de Vernier, Entretien des bâtiments et du domaine, Décompte du charpentier Demotet pour divers travaux exécutés, 1832, MS. Fr. 5570, fo. 132-133
- *Mémoire qui a paru dans la public le 13 septembre 1766; Réfutation de ce mémoire*, Genève, 1766 (BGE Gf 1341/2)

---

### C. SEMO

- Photographie aérienne
- Mutations cadastrales depuis 1846

---

### D. Cartes, plans et cadastres (AEG)

- Cadastre de 1726, levé par Georges Grosjean
- Cadastre de 1806 (soit cadastre français), levé par Buisson
- Cadastre de 1846 (soit cadastre Dufour)
- Plan de Genève, 1897
- Plan d'ensemble, 1954
- Plan d'ensemble, 1974
- Plan d'ensemble, 1985
- Plan de situation, 1902

---

### Ouvrages et articles

Amsler Christine, *Maisons de campagne genevoises du XVIII<sup>e</sup> siècle*, tome II, pp. 211-222

Amsler Christine, Bovay Isabelle, Thomaïdes Miltos, *3 siècles d'histoire des jardins à Genève*, Infolio, Gollion, 2008

Baertschi Pierre (sous la direction de), *Répertoire des immeubles et objets classés*, Georg, Genève, 1994, pp. 426-427

Barde Edmond, *Anciennes maisons de campagne genevoises*, 1936, pp. 177, 179-180

Bertand Pierre, Pittard Pierre et al., *Vernier*, Vernier, 1973

Bertrand Pierre, «Vernier va s'installer dans son château la maison de Naville», dans *La Tribune de Genève*, 9 juillet 1968

Bertrand Pierre, «Vernier: la nouvelle mairie s'est installée à la maison Naville», dans *La Tribune de Genève*, 19 janvier 1973

Bertrand Pierre, «Mairie de Vernier: les origines du puits», dans *La Tribune de Genève*, 12 août 1973

Bovay Isabelle, Rider Mary, fiche Icomos 6643-02, 2003 (non publié, DCTI)

Brulhart Armand, Deuber-Pauli Erica, *Arts et monument, Ville et canton de Genève*, Benteli, Genève, 1993, pp. 353-354

Burgel Robert, «La future mairie de Vernier dans le plus bel écrin de verdure», Dans *La Suisse*, 24 avril 1969

Comtat Pierre, *Origine du nom du lieu-dit les Ranches*, notes, 2011

Comtat Pierre, *La loge et les écuries de la maison Naville*, notes d'après les renseignements fournis par M. Marin, 2011



Comtat Pierre, *Le domaine agricole Naville*, notes, 2011

Dumont Etienne-Louis, «Le Château Diodati et Naville», dans *Construire*, n° 33, 12 août 1964

«Vernier et sa propriété du XVIII<sup>e</sup> siècle» dans *Journal de Genève*, 11 juillet 1968

Golay Henri, *Recherches historiques sur Vernier et le Pays de Gex*, Atar, Vernier, 1931

Jean Humbert, *Nouveau dictionnaire Genevois*, Slatkine, Genève, 1983

D. H.-P., «La future mairie de Vernier dans le plus bel écrin de verdure» dans *La Tribune de Genève*, 29 septembre 1969

Lescaze Bernard, «Vernier, un château à la française», dans *Journal de Genève*, 7 juillet 1987

Picot Albert, «Vernier et la maison Naville», dans *Journal de Genève*, 21 mars 1959

Pittard Pierre, *Profil de Vernier*, Mairie de Vernier, Vernier, 1975

Piuz Anne-Marie, Mottu-Weber Liliane et al, *L'économie genevoise, de la Réforme à la fin de l'Ancien Régime: XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, Georg: SHAG, Genève, 1990

R. (J.-P.), «La mairie de Vernier installée dans une bâtisse du XVIII<sup>e</sup> siècle» dans *Le Courrier*, 23 avril 1969

Roland Isabelle, Ackermann Isabelle, Hans-Moëvi Marta, Zumkeller Dominique, *Les maisons rurales du Canton de Genève*, Slatkine, Genève, 2006

De Senarclens Jean, *Drapiers, Magistrats, Savants. La famille Naville, 500 ans d'histoire genevoise*, Slatkine, Genève, 2006

Walker Corinne, *Histoire d'un hameau genevois, Sierne à travers les siècles*, Georg, Genève, 2009

Zumkeller Dominique, *Le paysan et la terre, agriculture et structure agraire à Genève au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Ed. Passé présent, Genève, 1992

---

#### Sites internet

- [www.dhs.ch](http://www.dhs.ch) (dictionnaire historique de la suisse)
- [www.gen-gen-ch](http://www.gen-gen-ch) (Société genevoise de généalogie)
- <http://www.rosegathering.com/hybridperp.html>

---

#### Iconographie

AEG

Archives de la commune de Vernier (M. Comtat)

CIG

SEMO

Notes

1. \_\_\_\_\_

Pour le XVIII<sup>e</sup> siècle et la famille Diodati voir la contribution de Christine Amsler. Le domaine étant grevé d'hypothèques la vente s'impose (Amsler, p. 221).

2. \_\_\_\_\_

AEG, Notaire Gabriel Binet, vol. 13, contrat de vente du 5 août 1795.

3. \_\_\_\_\_

La pose genevoise équivaut à 2 700,67 m<sup>2</sup>. (Zumkeller, p. 327).

4. \_\_\_\_\_

La coupe est une mesure relative au transport des céréales qui correspond à une charge d'homme, soit 50 à 80 litres par chargement. Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, le grain est calculé en fonction de son volume et non de son poids. (www.dhs.ch, contributions d'Anne-Marie Dubler sur les différents poids et mesures).

5. \_\_\_\_\_

Il s'agit d'un laboureur demeurant à Vernier.

6. \_\_\_\_\_

Grangeage, soit une manière de donner une terre à bail, en prenant pour la rente la moitié des fruits. Le vignolage est une convention par laquelle un propriétaire de vignes remet à un vigneron ses vignes à cultiver pour un certain prix et sous certaines conditions.

7. \_\_\_\_\_

AEG, Notaire Jean Janot, 1805.

8. \_\_\_\_\_

Relevons encore l'obligation de consommer et d'utiliser les produits du domaine. Le bétail doit être en suffisance et doit en outre comprendre quatre bêtes de charge (soit bœufs ou chevaux).

9. \_\_\_\_\_

AEG, Cadastre, 1806.

10. \_\_\_\_\_

AEG, Notaire Gabriel Binet, vol. 44, 13 juin 1816.

11. \_\_\_\_\_

Le contrat est passé le 18 décembre 1820 devant le notaire Gabriel Binet.

12. \_\_\_\_\_

La bosse est un : « grand tonneau pour la vendange, d'une contenance variant de 200 à 2000 litres suivant les régions ». (Les Maisons rurales du canton de Genève, p. 577). AEG, Notaire Gabriel Binet, vol. 49, 18 décembre 1820.

13. \_\_\_\_\_

Senarclens, p. 127.

14. \_\_\_\_\_

AEG, Notaire Gabriel Binet, vol. 49, 18 décembre 1820.

15. \_\_\_\_\_

Sur l'institut de Vernier voir la contribution de Gabriel Mützenberg. Dans l'encadré Des hutins au jardin d'agrément certaines brochures promotionnelles de l'Institut sont citées.

16. \_\_\_\_\_

Ce terme peut aussi bien renvoyer à un verger qu'à un espace où l'on fabrique du fromage. Dans Les Maisons rurales du canton de Genève (p. 578) le terme de fruitier est associé à celui de fromagerie.

17. \_\_\_\_\_

Dans les dépenses et produits de la campagne on trouve pour l'année 1840 des frais pour le « labourage à la pêle sous les noyers à Bornelas ». Quant à l'arrachage de troncs de noyers, la même année, à la Bâtonnière, il génère des revenus. AEG, Archives de famille Naville, XIII.B7-5.1.

18. \_\_\_\_\_

AEG, Archives de famille Naville, XIII.B7-5/1.

19. \_\_\_\_\_

Il s'agit d'Andrienne Arnold (1791-1872), femme de François-Marc-Louis Naville.

20. \_\_\_\_\_

BGE, Archives de la famille Naville, branche de Vernier, Ms. fr. 5557 2<sup>e</sup> partie: Adrienne Naville à sa mère, 4 août 1830 (f. 127-128) et 31 mars 1831 (f. 158-159).

21. \_\_\_\_\_

BGE, Archives de la famille Naville, branche de Vernier, F. M. L. Naville, Ms.Fr. 5570, fo. 131.

22.

Si on se réfère au Mémoire qui a paru dans le public le 13 septembre 1766, les carpières sont des réservoirs d'eau pour la culture, pour abreuver le bétail, pour la lutte contre les incendies. Quant à l'utilisation de cet espace pour avoir du poisson, elle semble secondaire, bien que la définition même de carpière renvoie à un étang où l'on conserve les carpes.

23.

Décompte du charpentier Demotet pour divers travaux exécutés en août 1832. A la même époque il réalise également une palissade pour la carpière. BGE, Archives de la famille Naville, branche de Vernier, Ms. fr. 5570/132-133.

24.

A cet emplacement se trouve aujourd'hui la place du village.

25.

AEG, Archives de famille Naville, XIV.A5-2/4, pp.44-45. Un important paiement est également fait à un certain Fulpius. Le nom de chaque intervenant est indiqué ainsi que le montant qui lui est versé. Ces modifications interviennent alors que l'Institut est encore à Vernier. Ce dernier ferme en 1856. Voir Pittard, p. 178.

26.

AEG, Travaux A66, annexe 211, note du 4 avril 1849

27.

AEG, Archives de famille Naville, XIV.A4-2/4.

28.

AEG, Archives de famille Naville, XIII.B7-4.2/1.

29.

AEG, Archives de famille Naville, XIV.A5-4/2b, jardin comptes 1869-1978.

30.

Rosier remontant, buisson compact. On le trouve en France dès 1858. Pour les roses anciennes : <http://www.rosegathering.com/hybridperp.html> et [www.roseanciennes-talos.com](http://www.roseanciennes-talos.com).

31.

Hybride remontant, grand arbuste. Date de 1865.

32.

Rose Thé grim pant, remontant. Date de 1853.

33.

AEG, Archives de famille Naville, XIV.A7-6/7, notes diverses entretien du jardin.

34.

Ce rosier daterait de 1862.

35.

AEG, Archives de famille Naville, XIV.A5-4/2d, dépenses pour le jardin 1881-1892.

36.

Amsler, Bouay, Thomaïdes, p 101.

37.

AEG, Archives de famille Naville, XIV. A4-2/7d.

38.

Notes de Pierre Comtat, 2011. Outre la parcelle 207 cette vente inclut les parcelles suivantes : 315, 1913, 1776, 1744, 1563, 297, 1052, 1039, 4686, 3092, 5031, 331, 5200 et 4870 ainsi que les parcelles se trouvant sur la commune de Meyrin. Le terrain avait été acquis en 1941 pour 105 000 francs. Six ans plus tard il est revendu pour 275 000 francs. SEMO, parcelle primitive 207 et mutation n° 11 de 1947.

39.

Notes de Pierre Comtat, 2011. Et Humbert, p. 133.

40.

AEG, Archives de famille Naville XIV. A-6/4, note de Jean Louis Naville.







41.

Il s'agit de l'ensemble des enfants de Louis et d'Anne Naville-Todd soit : Emilie de Morsier, Pyrame, Eugène et Jules-Louis Naville. AEG, Travaux publics, A119, n° 402 et 402 bis, 1902.

42.

Soit une vigne haute permettant une exploitation simultanée des céréales.

43.

La demande de construction est déposée par l'entrepreneur Rod. Thévenaz.

44.

AEG, Travaux publics, travaux A 125, n° 256, 1908. Il pourrait s'agir d'Eugène Henssler (1878-1954) qui collabore à plusieurs reprises avec Arthur Boissonnas. A la même époque William Henssler (1875-1951) est également actif.

45.

Le jeu de boules est lui démolit en 1911. AEG, Archives de Famille Naville, Var.3-3.

46.

AEG, Archives de Famille Naville, Var.3-3.

47.

SEMO, Registre des mutations, 1920, n° 1598.

48.

SEMO, Registre des mutations, 1922, n° 623.

49.

AEG, Travaux publics, Autorisation de construire du 23 juin 1922, annexe 346.

50.

AEG, Travaux publics, Autorisation de construire du 3 octobre 1923, annexe 606.

51.

SEMO, Registre des mutations, 1968 n° 125, 1974 n° 123 et 1976 n° 23.

52.

Dans son ouvrage de 1936 Barde écrit : « Devant la maison s'étend une large terrasse coupée d'une pelouse et bordée d'une haute haie de buis » (pp. 179-180).

53.

Cet espace représente une surface de 1 hectare 71 ares et 60 mètres.

54.

L'ensemble du projet est finalisé en 1972. Pittard, pp. 186-187.

55.

Selon le registre foncier. Dans son ouvrage Pierre Pittard évoque une surface de 14 000 m<sup>2</sup> (p. 176).

56.

La transaction se monte à 1 505 000 francs. Comme le souligne Pierre Bertrand dans son article du 9 juillet 1968 « Après Dardagny, Lancy, Bardonnex, voilà Vernier qui s'installe dans son château ».

57.

J.-P. R., « La Mairie installée dans une bâtisse du XVIII<sup>e</sup> siècle », dans Le Courrier, 23 avril 1969.

58.

L'achèvement de ces travaux est relaté par Pierre Bertrand qui ne tarit pas d'éloges : « Vernier possède, et probablement a sauvé, l'un des plus intéressants exemples d'architecture du XVIII<sup>e</sup> siècle. » Bertrand, article du 19 janvier 1973. Les architectes auteurs de cette restauration et des transformations, sont Virginio et Jacques Malnati. Les travaux ont duré de juillet 1971 à mai 1973. Une liste complète des entreprises ayant participé à ce chantier se trouve à la fin de la plaquette de Pierre Bertrand, Vernier, 1973.

59.

Amsler, Bovay, Thomaïdes, pp. 18-19.

60.

Voir Bovay et Rieder.





L'INSTITUT DE VERNIER  
UN MODÈLE PÉDAGOGIQUE





Gabriel Mützenberg

Docteur ès sciences économiques et sociales, mention  
histoire économique

Genève 1830 – Restauration de l'école, Ed. du Grand-  
Pont, Lausanne

Un vent de réforme sur les collèges – la réponse des  
écoles privées – Naville, – pp. 221-229

---

### Naville

La conscience profonde d'une vocation domine la carrière de F. M. L. Naville. Pasteur, il l'est par conviction, par don de soi. Tant à Dardagny où il fait ses premières armes un an durant jusqu'au début de 1808 qu'à Chancy où il est élu en mars 1811 – entre-temps il a épousé Adrienne Arnold au château de Vizille – il se dévoue à sa tâche avec un grand amour des hommes. De dures épreuves, de 1814 à 1817 : réquisitions des Français, épidémie de typhus, famine, frappent sa paroisse. Il apporte alors aux familles éprouvées, au milieu même des ténèbres de la mort, l'espérance de la Parole de Dieu en instituant un service funèbre qui s'inspire de la liturgie anglicane. Surtout, il restaure le chant sacré, ramène ses paroissiens au temple, introduit l'enseignement mutuel à l'école primaire.

En 1817, il entreprend l'éducation de son fils aîné Louis et annonce son intention d'ouvrir une classe. Une quinzaine d'enfants, bientôt, sont rassemblés. Le ministre F. Alexandre Ramu accepte de collaborer à cette œuvre. L'idée d'une haute mission s'empare de l'esprit de Naville. Poussé à se retirer de son poste par les obstacles

qu'il rencontre dans l'exercice de son ministère, il ne revient pas en arrière quand les fidèles se joignent aux autorités de l'Eglise pour l'en prier. Il s'en va plutôt vers Hofwyl, vers Yverdon, vers Fribourg. Il rencontre le Père Girard. Il cherche une vaste maison pour s'y établir ; on lui en offre à Duillier (le château de M. de Saint-George), à Founex, à Compesières, à Versoix, à Peissy, au Carre. Son camarade d'enfance et parent Edouard Naville tente de le dissuader de se lancer dans l'aventure pédagogique des Fellenberg et des Girard. En vain. Il acquiert le château de Vernier et quitte Chancy.

### La méthode de l'Institut

Ecole nouvelle avant la lettre, l'Institut de Vernier, admirablement situé, tend à une formation complète, équilibrée de l'homme. Un cahier de son directeur présente son activité sous trois chefs.

#### a) Education physique

Les enfants, dont on exige une propreté parfaite, s'ébattent en toute saison en plein air et subissent les effets du chaud et du froid, des intempéries. Des exercices s'appliquent à développer la bonne tenue et la grâce du corps, sa force et sa souplesse : course, saut, disque, lutte, natation, patinage, port d'armes, escrime, danse... On cherche la justesse du coup d'œil par le lancer du javelot, le tir à l'arc. Les sens s'affinent par des évaluations de distances, de surfaces... Le travail dans l'atelier de menuiserie y concourt. Chaque élève a son jardin. Le dessin et la musique joignent à l'assouplissement musculaire le goût esthétique. Les voyages pedestres, avant même que Toepffer ne s'en fasse le panégyriste spirituel, exercent les enfants de l'Institut à supporter



la fatigue, la faim, la soif. Alors le corps, fortifié mais dominé, devient un instrument docile.

### **b) Education intellectuelle**

Le principe majeur de l'instruction, à Vernier, «merveilleuse intuition appuyée sur l'expérience», suit d'aussi près que possible la nature même des choses.

«Nous avons pour règle, note Naville, de n'enseigner directement à l'élève que ce qu'il n'est pas possible qu'il découvre de lui-même, et d'exiger de lui tout ce que peuvent produire les forces naturelles de son esprit en lui donnant cependant les directions nécessaires pour que son activité ne s'épuise pas en vains efforts.»

Le jeune homme, en effet, manque souvent de méthode. Il faut donc lui fournir les instruments de sa recherche sans oublier d'entrer «dans la sphère de ses idées, de ses plaisirs, de ses goûts, de ses affections» pour captiver son intérêt. Cette pédagogie active, systématiquement exposée dans une brochure publiée par le directeur de l'Institut un an avant sa mort, témoigne d'un esprit résolument novateur. On comprend qu'Adolphe Ferrière écrive à son propos, en 1907:

«On y trouve, condensé en quelques données suggestives, ce que la psychologie a créé de plus récent et de plus hardi dans le domaine de l'éducation.»

A Vernier, ce qu'on déverse dans la mémoire doit avoir passé par le canal de l'intelligence. L'enfant n'apprend que ce qu'il a observé, déduit, compris. Le mot colle à la chose, au fait. La règle de grammaire s'énonce, et cela

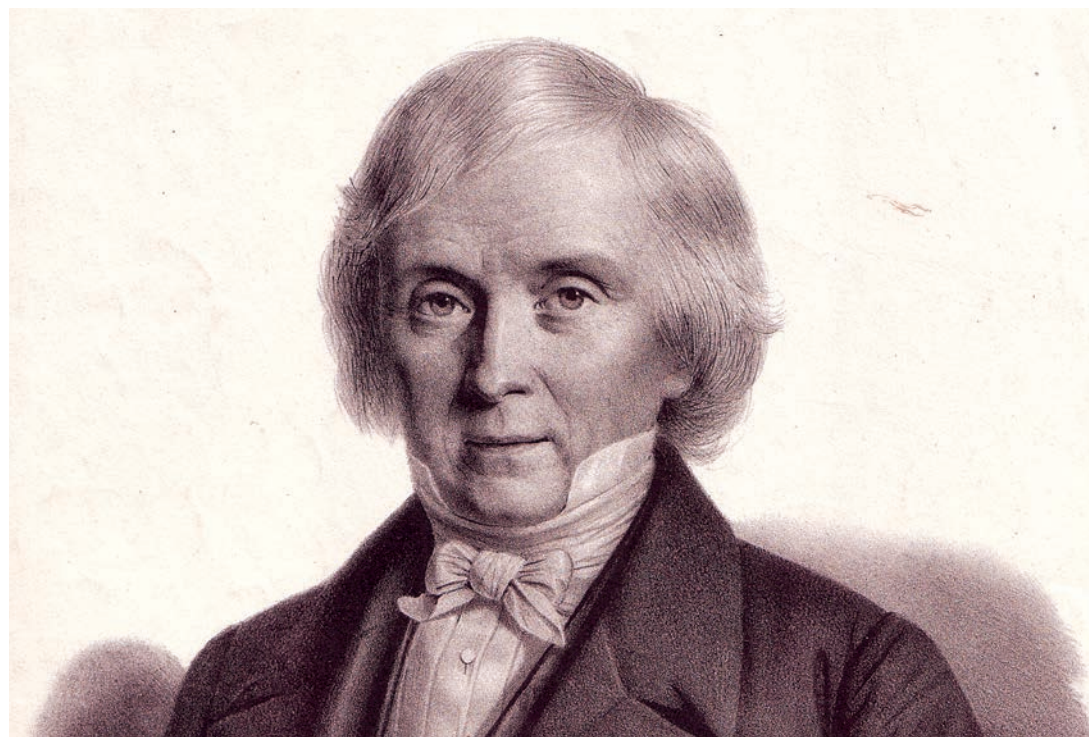
tout naturellement, après l'examen de toute une collection d'expressions usitées, connues. Le problème d'arithmétique, occasion de contact avec la réalité, avec la vie, ne se résout pas par un procédé tout fait, une formule; il se raisonne; chaque opération doit être expliquée; le pourquoi des choses est mis en évidence; de plus, un cours soigneusement gradué permet l'usage de l'enseignement mutuel.

Une telle méthode a des commencements lents. Les élèves de l'Institut, dans leurs premières années d'études, ont un certain retard sur leurs camarades d'autres établissements. Mais qu'importe si l'homme a grandi en eux, si leurs connaissances, moins développées à 12 ans, pour la simple raison qu'ils n'ont pas appris à répéter comme des perroquets ce qu'ils n'ont pas compris, s'assurent à 16 une solidité, une étendue qu'elles mettront désormais à profit pour avancer rapidement, sûrement? Les parents qui veulent confier leurs enfants à l'Institut auront donc avantage de le faire pour une longue période. «Notre établissement, dit Naville, n'est point une maison de santé; son but est la culture des âmes.»

Si haute ambition n'empêche pas de donner tous les soins nécessaires à chaque étude particulière. Les mathématiques, par exemple, s'appliquent tout naturellement au commerce grâce à la fondation d'une maison fictive dans laquelle les enfants font avec une complète régularité toutes les opérations supposées. Quant à la géographie, qu'il n'est pas possible de faire «inventer» à l'élève, selon le principe général de l'Institut, elle suit pourtant un ordre naturel. Précédant l'histoire, elle étaie

la zoologie, la botanique. Elle divise la terre en versants, terrains dont les eaux se rendent dans une mer ou une portion de mer déterminée, eux-mêmes subdivisés en bassins. Le politique se subordonne au physique.

Les diverses branches, tout en s'épaulant, ne marchent pas pour tous les élèves du même pas. On peut être – par exemple – en quatrième pour les mathématiques et en troisième pour le français. Un tel système favorise une sélection naturelle, une spécialisation en harmonie avec les aptitudes. De plus, les objets d'enseignement tendent tous à s'ordonner autour des grandes pensées qui président au christianisme universel et contribuent à l'éducation de la personne. L'histoire naturelle ouvre de larges portes à la religion. Le directeur de l'Institut le fait comprendre dans sa méditation du matin qui réunit les enfants pour une lecture biblique assaisonnée de quelques réflexions et d'une fervente prière. Mais les vérités qu'il enseigne sur l'existence de Dieu, la Providence, la vie à venir puisent au fond commun à toutes les confessions. L'œcuménisme pratique de Naville, son respect des âmes, son refus de tout dogmatisme étroit le conduisent à collaborer avec le curé de Vernier comme il l'avait fait, à Chancy, pour secourir en temps de famine les paroisses catholiques du voisinage: chaque élève est envoyé au catéchisme de sa communion. Au degré supérieur, suite au cours de langue maternelle du Père Girard, l'étude de la logique aide à discerner le vrai, celle de la littérature le beau, de la psychologie le caractère, de la religion la conscience, la vie avec Dieu. Ainsi le jeune homme peut-il être gardé des courants philosophiques pernicieux: sensualisme, utilitarisme, panthéisme, scepticisme.



#### e) Education morale

L'Institut cherche à réunir les avantages de l'éducation domestique et ceux de l'éducation publique. Il maintient parmi les pensionnaires une vie de famille favorable à des rapports de confiance et d'affection en les répartissant, pour leur logement, en deux maisons dirigées chacune par un maître: F. M. L. Naville et Jean-Marc Vaucher. En revanche, pour le travail et les récréations, il les rassemble tous.





L'école, apprentissage de la vie et vie elle-même, si elle a réussi, ne doit pas faire ressentir aux enfants, quand ils la quittent, un choc douloureux. C'est pour cela qu'elle s'organise, à Vernier, en manière de république. Ainsi le sens de la responsabilité se développe-t-il en même temps que la connaissance du fonctionnement, par la pratique, des rouages de la société.

Divers organes et fonctions, dès l'origine de l'établissement, sont mis en place: Conseil, Tribunal (Jury), Bourse de l'Institut et Bourse des pauvres, Marchand chargé de vendre les objets nécessaires aux travaux de la classe, Gardien des jeux. L'Assemblée – chaque élève en fait partie après trois mois de séjour – élit le Conseil, le Tribunal, les fonctionnaires, et vote les lois qui lui sont proposées par le Conseil. Ce dernier, présidé par un maître, le directeur en général, dont le pouvoir demeure inaliénable, discute de la vie de la communauté, reçoit les pétitions écrites des citoyens et gère la Bourse des pauvres – l'Assemblée disposant de celle de l'Institut. Les Lois constitutionnelles, qui précisent cette organisation, y ajoutent encore, à leur titre VIII, quelques principes de conduite: rôle du bon exemple, arbitrage en cas de différend, entraide, assiduité, ponctualité et recueillement au culte matinal...

Le Conseil, dès la promulgation de la Constitution – le 17 décembre 1821, jour anniversaire du Père Girard – délibère sur les jeux, la bibliothèque, la discipline, les finances, organise la boutique du Marchand, fixe des encans pour le rachat des objets confisqués, établit des règlements: menuiserie, voyages de l'Institut. Un journal, le *Messenger de Vernier*, donne chaque vendredi des

nouvelles de l'établissement tout en maintenant des contacts entre les élèves actuels et les anciens. Plus d'une fois, le Conseil est entraîné par son président sur la voie d'une active charité.

Le Tribunal fonctionne régulièrement. Le registre de ses jugements présente une suite monotone de délits: escabeaux endommagés, verres de lampes cassés, pupitres brisés, blessures par jets de pierres... Les peines consistent en amendes, prison – le plus souvent vingt minutes – et paiement des frais.

Cette manière de *self-government* ou de *cogestion* contribue à la formation morale et civique des jeunes. Dans le même esprit, on refuse l'émulation qui fait d'eux des rivaux, étouffe la bienveillance mutuelle et rend esclave de l'opinion. L'élève est appelé à ne se comparer qu'à lui-même et se voit récompensé non pour son rang mais pour ses progrès.

Quant au directeur de l'Institut, pour mieux suivre ses propres principes, il tend à n'admettre désormais que des enfants très jeunes, quitte à avoir moins de ressources.

### **L'organisation de l'Institut**

Dès le début, Naville s'assure des collaborations. En 1817, quand il n'a encore qu'un seul élève, son fils Louis, déjà le ministre F. A. Ramu est engagé. Il peut donc répondre à un Anglais qui vient aux informations que sa maison d'éducation compte un écolier et deux instituteurs. D'autres, par la suite, le secondent: les ministres Jean-Marc Vaucher et Charles-Antoine Croisier, le dessinateur Pyrame-Louis Miroglio, le futur pasteur à

Florence Moïse Droin, les régents du Collège Collignon pour l'allemand, Harvey pour l'anglais, Bétant pour le grec moderne. Jean-Louis Naville, successeur de son père dès 1846, devient peu à peu son bras droit. Sa femme Anne Todd enseigne l'anglais. Ernest, qui collabore pour un temps, se marie à l'heure où Vaucher et Croisier s'en vont (1840) et quitte Vernier. Le rêve d'un institut de famille s'embrume. Rose, tendrement aimée de son père, comme s'il avait deviné qu'elle devait le suivre de près dans la tombe, donne des leçons aux petits. Quant à Adrienne, l'épouse du fondateur, elle se dévoue sans compter. Mais on a beau, en 1841, engager en la personne de Christophe Haas un excellent instituteur de 24 ans, il s'en va pour reprendre, en 1845, l'Institut Toepffer avec le professeur Adert. Oltramare lui succède et se fait aimer en même temps que respecter des enfants. Mais les Naville sont déçus. Quand bien même Louis, en 1851, peut encore se féliciter de l'engagement d'Isaac-Antoine Verchère, « le meilleur aide que j'aie eu ».

Les élèves, à Vernier, sont rarement plus de 30. Le maximum de 1830-1835 dure peu. En trente-neuf ans (1817-1855), ce sont quelque 175 noms seulement qui passent dans les registres. Le directeur veut pour son institution une atmosphère familiale, incompatible avec les grands nombres. Il n'en est pas moins fort affecté quand il constate que les nouvelles inscriptions, autour de 1840, font totalement défaut.

Qui sont ces écoliers ? Les cinq enfants de François Naville d'abord : Louis dès le début, Ernest dès 1823, Elisabeth dès 1825, Alexandre dès 1829, Rose dès 1830 ; d'autres Genevois ensuite ; puis des étrangers. Les protestants

en constituent la plus grande part. Ils comprennent, à côté des réformés, des luthériens et surtout des anglicans. Chaque année, on compte deux ou trois catholiques et, quelquefois, autant d'orthodoxes grecs. Le milieu accuse un certain cosmopolitisme. D'autant plus que des Genevois, comme dans d'autres instituts, viennent de l'étranger.

L'enseignement se dispense par petits groupes ou de manière individuelle. Les écoliers ont un programme très différent. Il arrive qu'ils doivent d'abord apprendre le français. Le latin ou les langues étrangères n'interviennent qu'après l'acquisition de bonnes bases grammaticales en langue maternelle. Le nombre de branches de chacun varie considérablement. Les 26 élèves de 1819, par exemple, en ont de trois à huit. La classe de mathématiques est la plus nombreuse. Tous les élèves, ou presque, la fréquentent.

Les objets d'enseignement se répartissent en deux groupes :

- a) *connaissances acquises* : langues, mathématiques, histoire, histoire naturelle, géographie ;
- b) *art et pratique* : lecture, élocution, orthographe, composition, traductions, calcul, écriture, dessin.

Le premier donne lieu, chaque trimestre, à des examens ; il faut y ajouter la littérature et la logique, la morale et la psychologie. Le second se chiffre par des épreuves. Une feuille récapitule tous les résultats. Un extrait du registre moral les complète. Il s'exprime en bonnes notes d'assiduité et d'application (maximum 72), de subordination (72), d'ordre et de contenance (72). A la fin de





11 décembre 2012 © Serge Honthaas.

A l'occasion de la traditionnelle fête de l'Escalade, les Verniolans ont pu découvrir la Mairie parée de ses nouvelles lumières, dévoilant ainsi ses acrotères et colonnes.



224

Quels <sup>1.5</sup> sont les deux premières?

Opérations.

$$\frac{1}{3} = \frac{3}{15} \cdot \frac{13}{15} - \frac{3}{15} = \frac{10}{15} \cdot \frac{10}{15} : 4 = \frac{10}{15 \times 4} = \frac{10}{60} \text{ ou } \frac{1}{6}.$$

$$\frac{1}{6} \times 3 = \frac{1}{2} \cdot 3 = \frac{3}{2} \text{ ou } \frac{1}{2}.$$

$$\begin{array}{r} 672562^{\#} \\ 5999 \\ \hline 7266 \\ 6856 \\ \hline 4102 \\ 3428 \\ \hline 674^{\#} \\ 20^{\circ} \\ \hline 13480^{\circ} \end{array}$$

$$\begin{array}{r} 17^{\#} \\ 13480^{\circ} 7704^{\#} \\ 13497^{\#} 7713^{\#} \\ \hline 837 \quad 7713 \\ \hline 4927 \quad C \\ 4285 \\ \hline 642^{\circ} \\ 12^{\circ} \\ \hline 1284 \\ 642 \\ \hline 7704^{\#} \end{array}$$

$$\begin{array}{r} 837 \\ \hline 784^{\#} 15^{\#} 9^{\#} \end{array}$$

2nd 6.6mm

Leur lecture, par la répétition de vives critiques, pourrait faire songer à un échec. Mais Naville se place à un point de vue particulier. Lors de la séance du 1<sup>er</sup> juillet 1837, après avoir mis en évidence des cas d'insubordination, d'impertinence, de colère, et déclaré que les dispositions des enfants, en général, sont bonnes, note «qu'il importe peu de remarquer le bien», mais que «ce qui importe,

c'est de remarquer le mal». La sévérité de son jugement est à la mesure de ses ambitions.

### A. Travail

Les examens (connaissances acquises) et les épreuves (art et pratique), résumés en tableaux, présentent de 1830 à 1845 une courbe relativement favorable, la médiocrité de 1830-1831 – deux élèves seulement ont 4,5 de moyenne générale sur 6, sept ont 3, un 2,5, un 2 – ne se retrouve pas par la suite. Beaucoup d'enfants, en 1831, font place à d'autres (sept quittent, huit entrent). Certains de ceux qui restent sont en progrès. La moyenne générale de l'école dépasse 4 en 1832-1833, atteint 4,5 en 1833-1834, continue de monter les années suivantes (4,66 en 1835-1836) pour redescendre un peu à partir de 1838-1839.

Certains enfants progressent. D'autres maintiennent leurs moyennes. Ils sont classés. Ils obtiennent, en guise de prix, de beaux livres. Il est donc permis de se demander si le principe de l'émulation, critiqué par Naville, ne se retrouve pas à Vernier. On peut le penser. Toutefois, les rapports annuels ne font pas état d'une classification. Ils rendent à chacun ce qui lui est dû, dans la contemplation presque minutieuse de tous les secteurs de l'activité des enfants. Nombre d'entre eux, de plus – neuf sur onze en 1841 – obtiennent une récompense. La concession au système traditionnel, compte tenu de l'esprit de l'Institut, est moins forte qu'il n'y paraît.

Des cahiers témoignent d'un bon travail ou de recherches personnelles. Un livre manuscrit de 123 pages, *De l'ana-*

*tomie, de la physiologie et des mœurs des insectes*, constitue le premier tome d'une étude de Th. Hépithès.

### B. Conduite

Les bonnes d'assiduité (doublées), de subordination (triplées) et d'ordre, capitalisées par trimestre et par an, placent chaque écolier dans l'une des six classes de conduite de l'Institut. Le maximum : totalise 1728 bonnes (sixième classe). Dans les années 40, il n'est plus que de 864, aucun résultat n'étant doublé ou triplé. De rares élèves y atteignent.

Cette manière d'apprécier le comportement des enfants, essentiellement analytique – une bonne douzaine de colonnes dans le registre – a l'inconvénient de souligner les fautes morales plus que d'encourager au bien. Elle est corrigée par le *self-government*. Les sanctions offrent le double avantage d'essuyer rapidement les peines infligées et d'alimenter les caisses communes. Mais les amendes, pour être efficaces, doivent être supportées par la bourse du coupable et non par celle de ses parents. Le directeur, dans son discours de 1837, insiste sur ce point.

F. M. L. Naville aime profondément les jeunes qui lui sont confiés. Leurs désobéissances le font souffrir. Lors d'un jugement du Tribunal, le 14 juillet 1818, à Chancy – douze d'entre eux sont allés se baigner seuls dans le Rhône – il songe à renvoyer les plus coupables. Toutefois, en bon pasteur, il espère leur repentir et se contente de limiter leur liberté pendant quelques semaines par un règlement communiqué aux parents et lu, chaque mercredi, au service du matin. Quinze ans plus tard, les invitant à

l'effort et leur rappelant le privilège qu'ils ont de vivre à l'Institut, il leur dit à la fin de son rapport annuel :

« Ce n'est pas la connaissance de vos devoirs qui vous manque, c'est une volonté générale et persévérante de les remplir, c'est l'amour du bien, le désir de votre propre perfectionnement. »

Naville, dans son éducation morale, tend à l'autodiscipline. Son fils Ernest apprécie plus tard les résultats

obtenus. Si les élèves n'ont pas tous été des hommes parfaitement vertueux, note-t-il, ils se sont fait généralement remarquer par la droiture de leur caractère et par leur amour de la vérité. Leurs souvenirs inoubliables de Vernier s'expriment dans mainte lettre en même temps que leur reconnaissance au pasteur qui ne cesse de leur écrire avec une affection toute paternelle. Peut-être est-ce bien là, dans cette correspondance assidue, que nous mesurons le mieux ce que fut l'Institut, et la consécration de son chef à sa tâche.

